Cette année la Mission de France fête les 60 ans de sa constitution apostolique promulguée par le pape Pie XII. En juillet elle a rassemblé près de 300 de ses membres pour une université d'été à Francheville, près de Lyon.

Faisant suite à deux ans de préparation, les interventions et les échanges ont naturellement porté sur les sources de la mission. Par son titre cette université s'est présentée comme un dialogue adressé à quelqu'un qui nous envoie. Alors ont fusé les pour quoi et les pourquoi. Pourquoi donc serions-nous envoyés, et pour quoi faire ? Et pourquoi nous ? Et pourquoi Lui ? Qu'y a-t-il donc entre Toi et nous pour que tu nous envoies ?

Geneviève Comeau, religieuse de la Xavière, a accompagné notre démarche théologique. Tout d'abord au bord du puits, là où Jésus était entré en conversation avec la Samaritaine. Vivre la mission à la manière de Jésus, c'est se tenir en ces lieux insolites. C'était insolite d'aller chercher l'eau en plein midi. C'était insolite qu'un homme parle à une femme, qu'un Juif s'adresse à une Samaritaine. Vivre la mission, c'est se tenir en ces lieux du seuil où l'inattendu de la rencontre entre Dieu et les hommes peut se dévoiler. Ni sur la montagne, ni à Jérusalem, les vrais adorateurs se tournent vers Dieu en esprit et en vérité. Ils sont même cherchés par le Père, ajoute saint Jean.

Notre université d'été avait le projet d'aller plus loin que nos récits d'expériences. Elle devait permettre de franchir un cap, celui d'assumer en profondeur la dimension de multitude et d'universalité dont le mot « mission » est porteur.
Le mot université vient du latin et signifie « un regard tourné ensemble vers ».

L'Université convoque l'univers de nos rencontres, un univers peuplé de visages, de familles, de collègues, d'amis. Une foule de gens anonymes, rarement unanimes, parfois victimes. Une multitude de vivants, de migrants, de croyants, de croyants autrement. Un univers de travail, de labeur, de compétences, de connaissances, de talents. Un univers habité par des appels, par des générations et des traditions, par des habitudes et des révolutions, par de la joie et du malheur, par des poings serrés et des mains ouvertes.

Pour nous précisément, ce regard tourné vers cette multitude est indissociable d'un regard tourné ensemble vers le Christ envoyé du Père. Quand le Christ nous appelle et nous envoie sur le terrain de l'autre, il nous donne précisément rendez-vous sur ce terrain insolite dont nous n'étions pas coutumiers.

Ce numéro a sélectionné quelques-unes des multiples expressions qui ont été mises en œuvre : de la théologie, de la prière, du témoignage, du débat contradictoire, de la contestation, des propos de comptoirs à la buvette, des conversations de table, des bruits de couloir, des tags, des schémas, de la musique, du chant, de la liturgie, sans oublier le silence dont nous n'avons su garder la trace.

Arnaud Favart,
Vicaire général de la Mission de France

PROCHAINS THÈMES :

n° 278 Des chrétiens à la rencontre de musulmans
n° 279 Liturgie et Mission

Faire un détour

Par Domminique Devisse

Dominique Devisse est membre de la communauté Mission de France, en équipe à Amiens. Elle a une responsabilité ecclesiale dans son diocèse.

Je ne sais pas si vous avez remarqué mais nous utilisons beaucoup ces temps-ci la pédagogie du « détour ».

Faire un détour ça peut être une attitude spirituelle : Moïse devant le phénomène du buisson en feu qui n'est pas dévoré se dit : « Je vais **faire un détour** pour voir cette grande vision, pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? » (*Ex* 3, 3)

Ça peut être aussi une réaction de curieux : dans le célèbre « guide vert » d'une marque dont je tairai le nom quand un lieu a quatre étoiles, c'est qu'il **vaut le détour**.

Pour consentir à faire un détour il nous

faut changer notre rapport au temps, notre rapport à l'espace : nous avons tous appris que le chemin le plus court d'un point à un autre c'est la ligne droite. Il nous faut aussi revisiter notre rapport à la rentabilité

Alors cette université d'été, est-ce qu'elle vaut le détour ?

Oui par bien des aspects…

Dès l'ouverture de cette université il suffit de voir la diversité de ceux qui s'installent dans l'amphi (trop petit pour tous nous contenir) et dans la salle attenante.

Nous nous retrouvons ensemble autour d'une question sur laquelle les équipes ont travaillé, réfléchi, partagé. Chacun arrive avec ses attentes et chacun, en fin de rencontre, sera renvoyé à sa propre réponse à cette question : « Pour quoi Tu nous envoies ? ». Vous qui n'avez pas participé à cette recherche je vous préviens : vous aurez sans doute autant de réponses que de participants ! Et même vous n'aurez sans doute pas la même réponse au sortir de l'Université d'été et dans deux ou trois mois.

Temps de prière, interventions, mini-assemblées A et B, carrefours, ateliers créatifs, apports de Geneviève Comeau, temps en réseaux, tables rondes autour du « pour quoi » et du « Tu nous envoies », célébrations eucharistiques, veillées, visuels, blasons, schémas, interventions intempestives de Marius : les moyens ne manquent pas !

Il nous a été proposé un travail autour des textes de théologiens contemporains, histoire de prendre au sérieux le **détour christologique**. Et même si certains ne se sont jamais livrés à cet exercice ils s'y risquent, entraînés par ceux qui ont déjà pratiqué ce genre littéraire.

Et puis 'même pas peur !' risquons-nous dans un schéma qui rendrait compte de la

relation entre le monde, le Christ, Dieu, les hommes.

Quelques schémas et explications plus tard, chacun sera invité à esquisser pour lui-même le schéma qui lui va bien.

Détour par l'art

Nous avons découvert la sculpture des porteurs de raisins de Prague [1] qui nous a accompagnés pour illustrer ce qui se passe quand le Christ nous envoie sur la terre de l'autre. Nous sommes invités d'abord à vivre un déplacement pour aller sur la terre de l'autre, à cueillir les fruits de la rencontre et du dialogue, à porter ensemble la mission et, grâce à la perche, ça ne pèse pas plus sur les uns que sur les autres. C'est porté ensemble, en équipe. Restera ensuite à nous approprier comment chacune des équipes manie la perche !

Détour par l'Évangile

On aurait pu croire que pour comprendre l'envoi en mission dans et pour le monde, on allait suivre les disciples dans un grand moment de dévoilement. Que nenni ! C'est la Samaritaine qui nous sert de pilote [2]. Un texte dans lequel les disciples sont « à côté de la plaque » du début à la fin. D'abord ils sont partis à la ville faire les courses. Quand ils reviennent, aucun n'ose poser de question à Jésus. La femme avec laquelle Jésus converse s'en va. Enfin ils vont pouvoir manger tranquillement. Et là s'engage un étrange dialogue jusqu'à ce que les Samaritains alertés par la femme viennent à nouveau troubler cette intimité.

Pour répondre à ce « pour quoi Tu nous envoies ? », il va donc falloir porter notre regard sur Jésus, sur la Samaritaine, sur les déplacements chez l'un et l'autre provoqués par cette rencontre. « Le lieu naturel de la révélation chrétienne, c'est la vie mêlée, celle où tout est mélangé, où l'on ne comprend pas

1 . Cf. visuel de la sculpture, page 8.
2. Cf. articles, page 15 et 21.

grand-chose, où l'on est souvent déçu, où l'on ne sort jamais tout à fait des malentendus et des tensions. Jésus, le Galiléen, était en ces lieux-là comme un poisson dans l'eau. »
(É. Grieu [3])

Détour par la rencontre

Où toucher du doigt la réalité de la communauté Mission de France si ce n'est en de tels lieux ? Multiples sont les occasions de rencontres et de conversations à travers les carrefours, ses voisins de table, le choix de son atelier, ses voisins dans l'amphi, les rencontres au bar. Et de chaque temps fort émergent des visages, le goût de telle ou telle rencontre, des histoires qui se tissent ensemble, des convictions partagées, des fidélités vécues. Et pour revenir à la vie mêlée, en même temps que la richesse de la diversité je touche aussi les limites de ma tolérance à l'un ou l'autre, des propos que je ne partage pas, des personnalités avec lesquelles j'ai un peu de mal, la sensation d'avoir manqué des rendez-vous.

Alors oui pour tout cela, cette Université d'été valait le détour…

…Mais reste pour moi la question de la recherche commune. Attention **au risque de nous perdre en chemin à force de détours**.

La conclusion qui s'impose à moi **au retour** de cette Université d'été « cru 2014 » c'est qu'il va falloir maintenant, à partir de ce qui s'est parlé, échangé, réfléchi, balbutié ici se coltiner une question centrale soulevée à l'assemblée générale de 2012 [4] : la coresponsabilité missionnaire et, en filigrane de cette question, la place, la spécificité de chacun : laïcs femmes et hommes, évêque, prêtres, diacres dans la communauté Mission de France. Et tout ça sans perdre de vue ce pour quoi nous sommes envoyés et ceux à la rencontre desquels nous allons.

3. Cf. article, page 45.
4. Cf. LAC n° 267.

Alors que nous sortions de l'amphi à la fin de notre dernière matinée de l'Université d'été, j'avais derrière moi deux prêtres de la Mission de France, deux générations différentes qui discutaient vigoureusement sur la question de la place du ministère ordonné. Ils n'étaient pas d'accord sur l'importance à accorder à cette question. Je ne m'en suis pas mêlée, mais je me suis dit : ça promet quand nous allons tous nous asseoir et faire conversation autour de cette question !

Et puis quand nous aurons abordé ensemble cette question, il y a fort à parier que nous nous apercevrons que ce n'était à nouveau qu'un détour pour mieux revenir à la question de notre mission commune dans ce monde en constantes mutations.

Quand le Christ nous appelle et nous envoie sur la terre de l'autre

Les porteurs de raisins, Prague

« Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés et vraiment c'est un pays ruisselant de lait et de miel ; en voici le fruit. » Livre des Nombres 13,27

La démarche de notre UE

Par Yves Petiton

Yves Petiton est prêtre de la Mission de France. Il pilote le service « Recherche-Formation ».

Ce temps de halte estivale semble être devenu une habitude. Mais cette année, nous avions voulu faire de notre Université d'été un temps de formation et pas seulement un temps d'analyse de nos pratiques.

Il était destiné à faire converger les deux chemins que nous avions empruntés antérieurement :

- Partir de notre vécu et nous interroger sur l'expérience spirituelle qui s'y joue. C'est ce que nous avions réalisé en 2012-2013 en partant du récit des rencontres qui nous marquent et nous déplacent.

- Partir du témoignage que les Évangiles, et plus largement le Nouveau Testament, nous donnent du Dieu révélé en Jésus-Christ.

C'est ce que nous avons pratiqué en 2013-2014 en lisant le récit de la mission du Christ en *Luc* 4. Au seuil de son ministère public, Jésus reçoit sa mission. Il est consacré (oint, *Christ* en grec) par l'Esprit pour témoigner de la Bonne Nouvelle pour tous les manquants de la terre, aveugles, boiteux, prisonniers. Il invite ses auditeurs à comprendre que l'action de Dieu ne peut être enfermée dans aucune catégorie, sa révélation n'attend que des cœurs capables de la reconnaître.

Au démarrage de notre Université d'été, nous sommes revenus sur cette double approche en écoutant des **témoins d'ici et de là-bas** : des femmes en situation de précarité [1] ont témoigné de « ce qui fait tenir quand tout s'écroule », une autre manière de parler du salut ; d'autres femmes ont dit l'audace de partager leur quête de Dieu dans l'ordinaire des jours et dans la diversité de leurs confessions de foi [2] ; et quelques-uns des nôtres ont partagé les joies et les difficultés de vivre en terre étrangère sur l'autre rive de la Méditerranée [3].

Après quoi, nous nous sommes mis, en carrefours, **à l'écoute de la Parole de Dieu** où, en terre étrangère, Jésus rencontre une femme de Samarie [4] et lui révèle que le Père lui-même cherche des adorateurs en esprit et en vérité. Révélation bouleversante qui la renvoie vers ses compatriotes. Geneviève Comeau nous a aidés à relire cette rencontre du point de vue de Jésus et du point de vue de la Samaritaine [5]. Dans cette relation Jésus est conduit à se révéler : « Je le suis, moi qui te parle ». Tandis que les disciples découvrent que le semeur est sorti et que, s'ils sont moissonneurs, c'est qu'un autre les a précédés. Dans la mission nous sommes déplacés, Dieu se donne à rencontrer.

1. Expressions recueillies par Marie-Agnès Fontanier, p. 35.
2. Ce récit de Marie Braux sera publié dans un prochain numéro de la LAC, Chrétiens et musulmans en dialogue (titre provisoire).
3. Témoignages de Jean Toussaint et Patrick de Boissieu p. 29.
4. Jean 4, 1-42. Cf. article de Gilbert Brun p. 15.
5. Article p. 21.

Après ce détour biblique, nous avons risqué **un détour théologique** qui a occupé notre deuxième journée. Une façon de percevoir la diversité des formulations de notre foi en nous confrontant à la pluralité des expressions théologiques [6]. Déplacés par la mission, nous devons renoncer à trouver une expression unique pour entrer dans un concert ecclésial de témoins. Un texte d'Étienne Grieu nous a invités à considérer que c'est bien dans notre vie mêlée que Jésus a vécu « comme un poisson dans l'eau » et que c'est le lieu-même de l'attente d'un rendez-vous d'ordre « sacramentel », « un rendez-vous avec Celui qui sait trouver des passages là où l'humanité se complique ». Un texte de Claude Geffré nous a conduits à chercher la source de la mission dans l'attitude du Christ en croix, moment où la Parole de Dieu se fait silencieuse et ultime, tout en invitant notre foi à s'actualiser en termes historiques et politiques. Chacun a pu peser ces expressions théologiques complémentaires tout en s'interrogeant sur sa propre manière de penser le rapport de Dieu comme Trinité avec le monde.

En soirée, nous avons célébré cet à-venir que Jésus-Christ a ouvert par sa mort et sa résurrection en communion avec l'Église universelle. Pour quelques-uns le moment était venu d'une réponse personnelle à l'appel du Christ. Ils, elles se sont engagé(e)s à porter leur part de la mission confiée à la Mission de France et à être envoyés en équipe [7].

Le troisième jour, Geneviève Comeau nous a fait réfléchir sur cet envoi du Christ que nous cherchons à engager ensemble au sein de la Communauté Mission de France [8]. Nous faisons volontiers nôtre l'expression de Paul VI dans *Ecclesiam suam* : « L'Église se fait dialogue, l'Église se fait conversation ». Mais avons-nous entendu le deuxième volet

6. Quatre textes de théologiens étaient proposés, deux à deux : É. Grieu et Cl. Geffré d'un côté, M. Zundel et J. Moingt de l'autre.
7. Témoignage de Martine Morançais, p. 73.
8. Article p. 47.

qui appelle au discernement des signes des temps ? « C'est par le dialogue, en s'adaptant à la variété des interlocuteurs et des situations, que s'exprime le mieux le rapport de l'Église avec le monde. (…) la mission de l'Église est d'ouvrir en toute culture des voies d'accès à cette relation. (…) Le discernement est la manière dont les disciples du Christ vont vivre ce dialogue : à l'écoute des appels de l'Esprit Saint, sachant discerner les signes véritables de la présence de Dieu. C'est par ce discernement que l'Église, depuis saint Paul, se construit et se transforme. » Elle a aussi souligné que l'Église naît de la pratique même de Jésus. Elle en est la trace dans l'histoire, signe et sacrement selon le Concile Vatican II. « L'espace relationnel créé par le style de Jésus se retrouve dans la communauté chrétienne naissante et dans ses écrits. (…) Ce qui fonde cette communauté est l'appel à être le lieu possible de l'expérience de la rencontre de Jésus, pour tous ceux qui croisent sa route aujourd'hui d'une manière ou d'une autre. » Ceci l'a conduite à repenser le salut aujourd'hui. Elle le formule en termes d'espaces relationnels, d'espaces de réconciliation, et le présente aussi comme Royaume. Elle conclut : « le salut, comme le Royaume, se situe à l'intersection des relations interpersonnelles, et des relations sociétales ».

Les tables rondes de l'après-midi ont offert la possibilité de préciser certains éléments. Tout à la fois comme chantier pour nos pratiques personnelles et communautaires et comme chantier théologique à poursuivre : « G. Comeau a commencé à donner un contenu au salut avec d'autres mots que ceux de rédemption ou de rachat (« l'homme pécheur qui est sauvé ») qui ne parlent pas beaucoup à nos contemporains. Mais c'est toujours le challenge devant lequel nous sommes. Quand on donne un autre contenu à une catégorie qui nous vient de la tradition, est-ce que nous ne perdons pas des choses qui étaient importantes ? » Renvoyés à notre responsabilité de témoins du Ressuscité, nous avons aussi repris la question initiale de

l'envoi en prenant conscience que l'expérience personnelle de la foi s'inscrit toujours dans l'expérience du groupe des croyants qui forme l'Église.

Dans le Nouveau Testament et dans la vie courante, être témoin, c'est à la fois voir, entendre et s'engager dans cette parole. Cette catégorie de témoignage articule la parole et le geste, pas l'un ou l'autre mais l'un et l'autre. Voilà ce que le Christ a vécu de manière exceptionnelle, avec une cohérence dont nous sommes loin. Le témoin n'est pas un observateur neutre qui raconte un fait divers. Il est engagé dans le récit de ce qu'il raconte. Ce qui est arrivé l'a touché personnellement et il le raconte de telle manière que cela en touche d'autres. Parler d'"Envoyé" n'est pas sur le même plan. Envoyé signifie que quelqu'un d'autre envoie. Parler d'envoyé renvoie à une altérité.

À partir de la lecture des Écritures et de celle de nos pratiques, nous sommes arrivés au seuil de la question de l'envoi institutionnel, notamment celui des ministres ordonnés. « Tous sont constitués témoins par la rencontre du Christ. Quelques-uns sont envoyés. C'est la pratique de la Mission de France. » a dit l'un de nous. Pour G. Comeau, « toute l'Église est envoyée », mais il est nécessaire que quelques-uns le soient plus explicitement afin de le signifier au monde et de le rappeler à l'ensemble des baptisés.

Je prolonge ce questionnement. Certains sont moines, signes pour l'ensemble de l'Église que la prière est importante. D'autres reçoivent un envoi particulier, pour un temps, comme laïcs en mission ecclésiale. D'autres encore parmi nous participent de la mission d'une équipe et demandent, un jour, à signifier cette participation à la mission par un engagement avec la MdF. Tout ceci est-il du même ordre que la mise à part de quelques-uns par l'ordination ?

Sans doute pourrons-nous repartir de là pour éclairer la variété des rôles mis en œuvre dans la liturgie. S'agit-il seulement de diverses fonctions comme dans tout corps vivant, ou bien il y a-t-il là quelque chose qui traduit la

figure même du Dieu de Jésus-Christ ? Tout le corps ecclésial et chacun de ses membres est témoin, potentiellement envoyé, mais le fait que quelques-uns reçoivent un envoi particulier, stable, définitif par l'ordination, est-il simplement un accident de l'histoire ou bien une nécessité qui dit quelque chose de la révélation chrétienne ? Autrement dit les différences inscrites dans le corps ecclésial disent-elles quelque chose des relations internes à Dieu lui-même et de sa relation à l'humanité ?

C'est ce que nous aurons à approfondir dans les deux ans qui viennent.

Une rencontre improbable

Jésus et la Samaritaine en Jean 4, 1-42

Par Gilbert Brun

Gilbert Brun est prêtre du diocèse de Lyon, membre de l'équipe de mission Lyon 1.

Au début de ce récit, on apprend que les pharisiens s'interrogent au sujet de la popularité de Jésus : « ils ont entendu que Jésus fait plus de disciples et en baptise plus que Jean ». La voix d'un narrateur du texte nous précise « qu'en réalité, ce n'était pas Jésus lui-même qui baptisait, mais ses disciples », une manière de ne pas mettre Jean en rivalité ou en comparaison avec Jésus, mais plutôt de souligner que l'un a fait quelque chose et que l'autre continue le travail, différemment puisqu'il ne baptise pas. Nous retrouverons cela plus loin, versets 35 à 38 : « autre est le semeur, autre le moissonneur ». Ce refus d'entrer dans la rivalité, la dualité conflictuelle, le récit le tricote avec des figures de couples : Juifs/Samaritains, homme/femme, semeur/moissonneur.

De l'eau donnée à l'eau reçue

Jésus « quitte la Judée et s'en va de nouveau en Galilée. Il doit passer par la Samarie ». Passer par, traverser des frontières, le ton du récit est donné, cette traversée est une nécessité, il doit, il lui faut en passer par là. En passer, pas seulement par les frontières naturelles entre régions mais par les frontières de l'échange, de la discussion, du dialogue, de l'entre-deux : toi un Juif, moi une Samaritaine, toi un homme, moi une femme.

Au milieu du trajet, il y a un homme fatigué par la chaleur du jour et qui a soif. Il se repose à la source qui porte le nom de Jacob et évoque en ce lieu la succession des pères. Et puis il y a une femme qui en plein midi vient avec sa cruche puiser de l'eau. « Donne-moi à boire » lui dit Jésus. Une demande qui transgresse l'usage entre les deux peuples, Juifs et Samaritains, qui d'ordinaire ne se fréquentent pas. Un homme qui demande à boire à une femme, une demande qui transgresse un autre usage ; d'ailleurs quand les disciples seront de retour de la ville, ils seront surpris.

« Comment, toi qui es juif, tu me demandes à boire à moi, une Samaritaine ? » Dialogue inimaginable, comme le serait aujourd'hui celui d'un Israélien et d'un Palestinien de Gaza qui pourraient s'adresser la parole sans méfiance dans les rues de Jérusalem ou de Tel Aviv. C'est dans ce contexte hors normes qu'une question est posée : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, c'est toi qui lui aurais demandé, et il te donnerait de l'eau vive ».

La femme n'a aucune idée de ce dont Jésus parle. « Le lieu naturel de la vie chrétienne, c'est la vie mêlée où l'on ne comprend pas grand-chose, où l'on ne sort jamais tout à fait des malentendus et des tensions » (Étienne Grieu [1]). Le dialogue se poursuit et à la demande de Jésus répond une autre demande de la Samaritaine : « Seigneur, tu n'as

1. Cf. article page 45.

pas de récipient et le puits est profond, d'où as-tu donc l'eau vive ? » En appelant Jésus « Seigneur », la femme manifeste son respect, ne nie pas la compétence de cet inconnu à lui donner de l'eau vive, elle reconnaît qu'il n'a pas ce qu'il faut pour accomplir ce qu'il dit, mais elle l'interroge sur l'origine de cette eau.

Dans sa réponse, Jésus ouvre une autre perspective, il lui dit qu'il ne parle pas de la même eau et met en regard le don de Dieu et le don du père Jacob. Du côté de Jacob, de cette eau (v. 12) qui entretient la vie et les générations, « lui-même en a bu et ses fils et ses bestiaux », on vit dans la répétition ; du côté de Jésus avec cette eau « donnée » tout humain n'aura « plus jamais soif » car elle deviendra « en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle ». C'est un monde inconnu qui se découvre avec cette source intérieure, jaillissante, qualifiée d'éternelle qui n'aura plus à subir l'usure du temps.

Les adorateurs que recherche le Père

Deuxième demande de Jésus : « Va chercher ton mari et reviens ! » Cette fois-ci la demande interpelle la Samaritaine dans son histoire personnelle et son intimité de femme. Si à la demande à boire, elle avait invoqué le mur de séparation culturelle, voilà que maintenant (v. 17) elle laisse tomber toutes défenses « Je n'ai pas de mari ». Elle parle en vérité et dit la blessure de son être. « Tu parles bien… tu dis la vérité ». Ce dialogue au sujet des maris ouvre là aussi une perspective nouvelle sur un autre mode, la figure du désir qui n'est plus lié à la répétition qui enferme et fait rater la vie.

À la suite de ce dialogue en JE et TU : « Seigneur je vois que tu es un prophète » où la femme reconnaît Jésus comme un homme qui ne condamne pas, ne se laisse pas enfermer dans des systèmes pour juger les humains et mépriser leurs comportements, elle se sent maintenant assurée pour poser

une question qui soulève les passions et divise leurs communautés, et on passe ainsi au v. 19 au NOUS et VOUS. « Nos pères sur cette montagne ont adoré, et vous, vous dites : c'est à Jérusalem le lieu où on doit adorer ? » Où va nous conduire, nous lecteurs, cette discussion autour des « lieux » ?

Comme on est passé précédemment d'une eau pour la soif à une autre eau jaillissante en vie éternelle, le dialogue va nous faire passer d'un lieu à un autre lieu qui serait « en esprit et vérité ». Jésus pose un écart entre la tradition des Samaritains et la loi des Juifs. Entre ce mur de séparation, entre ces frontières des lieux particuliers pour adorer Dieu, il y a « l'heure vient » et « je te parle ». Aucun lieu de culte n'a la préséance sur un autre, Dieu n'est pas plus ici qu'ailleurs, il est le « Père » de tous. Adorer Dieu, cela ne peut pas être défini par un lieu qui l'assigne à résidence, ou par un objet, c'est un désir inscrit dans une relation à un autre désir. Là où il y a de la rivalité - ce lieu ici est meilleur que celui-là - Jésus met de la relation, v. 22 : « le salut vient des juifs ». Il est de la responsabilité des Juifs de mettre de la relation de désirant à un autre désirant, d'adorant Dieu de telle façon à adorant de telle autre façon. On ne reste pas dans l'opposition, il va être possible d'articuler et de donner vie à cette opposition entre Juifs et Samaritains.

Avec Jésus, une nouvelle façon d'entrer en relation avec Dieu a commencé, car Dieu est souffle, « Dieu est Esprit », et essayez de donner un lieu au souffle de Dieu, pour voir ! À la réponse de la femme du côté d'un savoir : « Je sais qu'un Messie vient, appelé Christ », Jésus déclare : « C'est moi qui te parle ». Il ne fait pas un discours, il fait acte de parole.

Après les figures de l'eau, celles du croire, de la nourriture et de la mission

Là-dessus arrivent les disciples très surpris de voir Jésus parler à une femme, une Samaritaine en plus ! « La femme laissa donc sa cruche et s'en alla à la ville dire à tout le monde :

« venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ». Sa cruche est devenue inutile, quelqu'un lui a révélé la source jaillissante en elle. Et des Samaritains sont prêts à se déplacer pour rencontrer Jésus, sur la confiance faite à sa seule parole, sans qu'aucun signe n'ait été accompli. Puis leur confiance s'est portée ensuite sur la parole même de Jésus.

Le dialogue de Jésus avec ses disciples reprend. Après la soif, voici la faim. « Maître, il faut te nourrir ! ». Les disciples ne comprennent pas plus la parole sur la nourriture que la Samaritaine n'avait comprise celle sur l'eau. « Ce qui me nourrit, c'est de faire la volonté de celui qui m'a donné mission et d'accomplir son œuvre ». Être envoyé, avoir reçu mission, voilà le sens que Jésus donne à son agir, l'orientation de sa vie : Jésus tout entier orienté par le désir, la volonté du Père. Quelque chose a commencé dont Jésus n'est pas l'initiateur, et à aucun moment il ne cherche à faire porter les regards sur lui. Cet « autre » qu'est le Père le nourrit complètement.

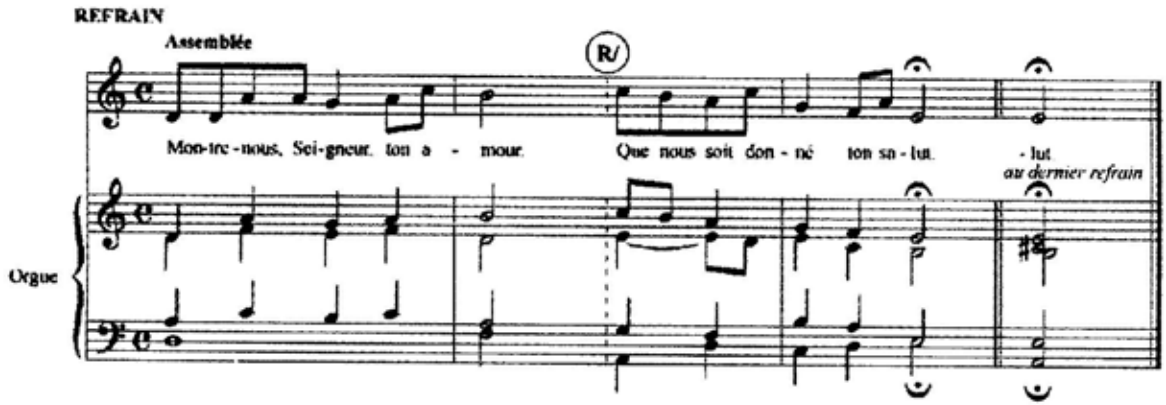
Nous retrouvons ensuite ce couple semeur/moissonneur qui reprend la question du début du récit. L'un fait quelque chose, l'autre continue le travail, v. 37-38 : « Autre est le semeur, autre le moissonneur. Moi je vous ai envoyés moissonner ce pour quoi vous n'avez pas peiné, d'autres ont peiné et vous, vous êtes entrés dans leur travail ». Jésus instaure ses disciples comme moissonneurs, ils sauront reconnaître tout le travail du semeur. Ensemble semeurs et moissonneurs se réjouiront du don de la nourriture.

Les lecteurs que nous sommes peuvent maintenant mieux percevoir que le travail de la vérité dans le cœur de la Samaritaine est arrivé comme un don qui a réjoui Jésus. Commencé dans la méfiance et les rapports tendus entre Juifs et Samaritains, le récit se termine dans la confiance et l'hospitalité : « Ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y demeura deux jours ». Ainsi au cours du récit, Jésus est dénommé successivement « Juif », puis « Messie » par la Samaritaine, enfin reconnu par les Samaritains comme « Sauveur du monde ».

La mission, un regard et un appel

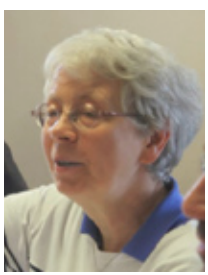
« Du père de Foucauld, nous avons appris que, si pour se donner au monde entier il faut accepter de rompre toute amarre pour se laisser « mettre au large », il n'est pas nécessaire que ce large soit contenu entre les murs d'un monastère. Il peut tenir dans une clôture de pierres sèches posées à même le sable ; il peut tenir dans une caravane africaine ; il peut tenir dans une de nos maisons, dans un de nos ateliers, dans un escalier qu'on monte, dans un autobus qu'on prend ; le large, on le trouve en acceptant l'étroite, l'incessante clôture de l'amour du proche prochain. »

Madeleine Delbrel



La mission à la lumière de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine

Par Geneviève Comeau



Geneviève Comeau est membre de la communauté de la Xavière. Professeur en théologie fondamentale au Centre Sèvres à Paris, elle est aussi membre du Conseil des Evêques de France pour les relations inter-religieuses et les nouveaux courants religieux.

Ce texte est un large extrait de l'intervention qui n'a pu être publiée in extenso dans le cadre de cette revue.

Que nous dit, pour la mission et pour la manière dont la mission nous déplace, la rencontre de Jésus avec la Samaritaine en *Jean* 4 ? On peut la lire et se laisser inspirer par elle de plusieurs manières.

Du côté de Jésus….

S'asseoir à côté de nos contemporains

Nous pouvons d'abord nous situer du côté de Jésus qui rencontre une femme à la cruche vide, en désirant à notre tour, communiquer à d'autres l'eau vive reçue. La mission consiste alors à nous asseoir à côté de nos contemporains, et à les aider à discerner à quelles sources ils s'abreuvent, et leur proposer la rencontre avec le Christ.

C'est en ce sens que les Pères du Synode sur la nouvelle évangélisation en 2012 se sont exprimés, dans leur message final[1] :

« Il n'y a pas d'homme ou de femme qui ne se trouve, à un moment de sa vie, comme la femme de Samarie, près d'un puits avec une cruche vide et l'espérance de trouver la réalisation de l'aspiration la plus profonde du cœur, la seule qui puisse donner sa pleine signification à l'existence. Aujourd'hui, nombreux sont les puits qui s'offrent à la soif de l'homme, mais un discernement est nécessaire afin d'éviter des eaux polluées. Il est urgent de bien orienter la recherche pour ne pas devenir la proie de désillusions destructrices. Comme Jésus au puits de Sychar, l'Église aussi ressent le devoir de s'asseoir aux côtés des hommes et des femmes de notre temps, pour rendre présent le Seigneur dans leur vie, afin qu'ils puissent le rencontrer, car lui seul est l'eau qui donne la vie véritable et éternelle. »

S'asseoir à côté des gens suppose patience et écoute, ainsi que l'art de la conversation spirituelle - conversation qui peut être très simple, à partir des questions de la vie de tous les jours… S'asseoir comme Jésus ; cependant nous ne sommes pas Jésus, nous cherchons à conduire les gens vers Jésus, ayant connu nous-mêmes la joie bouleversante et convertissante de la rencontre.

« Seul Jésus est capable de lire jusqu'aux tréfonds de notre cœur et de nous dévoiler notre propre vérité : '*Il m'a dit tout ce que j'ai fait*', confesse la Samaritaine à ses concitoyens. (…) Celui qui a reçu la vie nouvelle dans la rencontre avec Jésus ne peut manquer de devenir porteur de vérité et d'espérance pour les autres. La pécheresse convertie devient messagère du salut et conduit à Jésus tout son village[2]. »

1. Message final du Synode sur la nouvelle évangélisation, 2012.
2. Idem.

… pour dialoguer, avec eux et avec Dieu

Cette conversation avec nos contemporains pour leur faire connaître le Christ, à partir de leurs soifs, suppose que nous ayons nous-mêmes fait la rencontre personnelle du Christ.

Cette conversation qui conduit au Christ, le pape Paul VI l'appelait le « dialogue du salut » dans l'encyclique *Ecclesiam Suam* de 1964 qui dessinait quelques orientations de la mission de l'Église. Il définit ainsi le mot 'dialogue' : « l'impulsion intérieure de charité qui tend à se traduire en un don extérieur » (n° 66). Vient alors le célèbre n° 67 : « L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole ; l'Eglise se fait message ; l'Église se fait conversation. »

Que nous apprend l'exercice de cette conversation ? Nous y apprenons à rencontrer Dieu dans le dialogue ainsi engagé.

Pourquoi rencontrons-nous Dieu dans le dialogue ? Parce que l'origine du dialogue est en Dieu : c'est Lui qui a pris l'initiative de nouer avec nous une « conversation variée et étonnante » dit Paul VI. Le mot latin *conversatio* veut d'abord dire 'une vie avec, une vie partagée', avant de signifier un acte de parole. Le Verbe de Dieu est venu vivre avec nous, habiter chez nous, pour nous proposer le « dialogue de salut », dialogue en vue du salut, qui s'enracine dans la charité divine.

Si Le dialogue est à l'initiative de Dieu, il est aussi le style de Dieu : « Le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu'à des amis, il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie [3] ». Ce style dialogal est appelé à être celui de l'Église, et le nôtre. Ainsi la mission de l'Église est d'annoncer le salut à tous, mais par les seules voies de la relation, de la « conversation ordinaire » disait Paul VI, avec

3. Vatican II, *Constitution sur la Révélation divine* n° 2.

patience et respect. C'est par le dialogue, en s'adaptant à la variété des interlocuteurs et des situations, que s'exprime le mieux le rapport de l'Église avec le monde. Notre mission est d'être au service de la relation d'amour de Dieu avec le monde, en nous asseyant aux côtés des gens…

Du côté de la Samaritaine…

Nous pouvons nous mettre du côté de la Samaritaine, qui vit une rencontre « improbable »…

C'est Jésus qui engage la conversation : « Donne-moi à boire », dit-il. Étonnement de la femme… Jésus révèle son identité très progressivement : « Si tu savais qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire… » Pour la femme, il est d'abord un Juif qui ose lui adresser la parole, puis quelqu'un peut-être plus grand que le patriarche Jacob, puis… Le regard de la femme va se déplacer, s'élargir, au fil d'une conversation qui démarre sur une des choses les plus élémentaires de la vie : l'eau, pour boire. Très vite, l'eau va avoir un autre sens, plus profond ; la soif est la figure du désir ; c'est Jésus qui avait soif au début ; mais au fond, de quoi cette femme a-t-elle soif ? Jésus va la faire cheminer à partir d'un malentendu sur l'eau - l'eau vive.

De l'eau aux cinq maris

Pourquoi donc, au v.16, la conversation passe-t-elle brusquement de l'eau vive au mari ? « Va, appelle ton mari, et reviens ici. » Jésus est-il fatigué de parler avec cette femme qui n'y comprend rien ? Veut-il parler avec le mari qui, lui, y comprendra quelque chose ? Non. C'est bien avec la femme que l'échange va se poursuivre ; Jésus ne change ni de sujet ni d'interlocutrice. Il y a bien un lien entre l'eau vive et les cinq maris !

Pour le comprendre il faut faire appel à la mémoire biblique. Le début du texte donne des détails essentiels : nous sommes dans la terre des patriarches, un homme arrive près d'un puits. Tout lecteur de l'Ancien

Testament a immédiatement en mémoire au moins trois épisodes qui commencent tous de la même manière : un voyage, un homme qui traverse une terre étrangère et s'assied au bord d'un puits. Arrive une jeune femme… Dans un pays où l'eau est rare, donner à boire est un geste fort d'hospitalité. La première rencontre près d'un puits est celle de Rebecca : c'est à son geste d'hospitalité, de disponibilité à l'autre, que le serviteur reconnaîtra que c'est la femme choisie pour Isaac. La jeune femme invite l'homme à venir dans sa famille ; la rencontre se conclut par un mariage (*Genèse* 24). La deuxième rencontre est celle de Jacob et Rachel (*Genèse* 29), la troisième celle de Moïse et Cippora (*Exode* 2). Dans l'Évangile de Jean (au puits de Jacob !), la scène ne va pas se terminer par un mariage… mais la question se pose : qui est le mari de la Samaritaine ?

Il y a un détail surprenant, l'heure : il est environ midi (v. 6) - l'heure la plus chaude ; personne ne vient puiser à cette heure-là… La femme voulait-elle ne rencontrer personne, éviter les autres femmes de la ville ?

De quelle soif parle-t-on ?

Sa réponse « Je n'ai pas de mari » laisse deviner que Jésus a touché juste. Jésus poursuit : « Tu as bien fait de dire : je n'ai pas de mari. Car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. » (v. 18)

Jésus vient d'avoir avec elle un dialogue sur l'eau vive. Avec un malentendu : la femme a d'abord cru que l'eau proposée par Jésus lui épargnerait la peine de venir au puits : malentendu qui orienterait vers quelque chose de magique, et qui dispenserait de tous les gestes concrets liés à la condition humaine. Ce n'est pas ce que propose Jésus, mais le malentendu permet au moins de continuer le dialogue, jusqu'à la phrase importante (v. 14) : « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle ». Ce « en lui » est très important : le don de Dieu proposé par Jésus est un don qui devient intérieur, en nous-mêmes. La source est

intérieure. Jésus n'est pas seulement celui qui donne à boire, mais celui qui suscite en nous une source d'eau jaillissante. Mais la femme n'a pas l'air de comprendre, et Jésus lui dit : « Va chercher ton mari et reviens ici » - suite à quoi on sait que la femme en est à son sixième homme. Pourquoi en est-elle à son sixième homme ? Peut-être justement parce qu'elle n'a pas de source en elle, et qu'elle étanche sa soif comme elle peut avec un homme puis avec un autre. Ce que Jésus lui propose, en s'adressant à elle pour lui demander de l'eau, c'est cette source intérieure.

La proposition de la source intérieure, de la véritable eau qui désaltère, contraste avec la vie mouvementée de cette femme qui ne sait pas étancher sa soif profonde.

Dans l'Ancien Testament, le même mot signifie « faux maris » ou « faux dieux » : Baals. Le prophète Osée, avec sa grande métaphore conjugale, a parfaitement souligné cette équivalence. De fait, après la révélation de la vie maritale agitée de la Samaritaine, la conversation se ré-oriente vers le véritable Dieu : où et comment L'adorer ? « En esprit et en vérité », lui dit Jésus.

Révélation messianique

Il ne reste plus à la femme qu'à accéder à l'identité messianique de Jésus. Alors elle laisse sa cruche (ce pour quoi elle était venue au puits, mais qui ne semble plus avoir d'importance…) et retourne à la ville pour retrouver les siens - ceux sans doute qu'elle voulait éviter en allant puiser à une heure insolite…

L'eau vive qui jaillit d'une source, qui n'est pas contenue dans des citernes ou des bidons, revient en *Jean* 7, 37-39 : « Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, s'écria : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et il boira, celui qui croit en moi !", selon le mot de l'Écriture : 'De son sein couleront des fleuves d'eau vive'. Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient cru en lui… »

Cette eau vive que Jésus nous propose pour qu'elle devienne en nous source jaillissante, c'est peut-être bien l'Esprit…

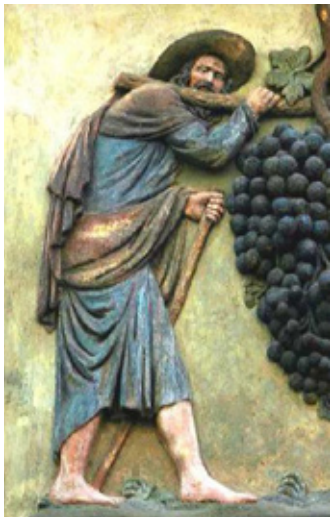
La Samaritaine est amenée à faire la vérité sur sa vie : dans un même mouvement, elle peut confesser ce qu'a été sa vie, et se tourner vers Celui qui lui promet l'eau vive. Elle a alors l'énergie pour courir annoncer aux autres la rencontre qui change tout. La mission nous renvoie à ce premier déplacement, qui est notre propre conversion.

Quelles sont nos soifs ?

Comment laissons-nous le Christ les transformer, lui qui nous propose une source intérieure ?

Accueillir en nous la source d'eau vive, qu'est-ce que cela vient bousculer, déplacer, élargir, en nous ?

G. Comeau



Vivre la mission, vivre un déplacement

« En sortant du Temple, Jésus vit sur son passage un homme qui était aveugle de naissance. Ses disciples l'interrogèrent : « Rabbi, pourquoi cet homme est-il né aveugle ? Est-ce lui qui a péché, ou bien ses parents ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents. Mais l'action de Dieu devait se manifester en lui. Il nous faut réaliser l'action de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il fait encore jour ; déjà la nuit approche, et personne ne pourra plus agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Cela dit, il cracha sur le sol et, avec la salive, il fit de la boue qu'il appliqua sur les yeux de l'aveugle, et il lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » (ce nom signifie : Envoyé). L'aveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait. » Jean 9,1-7.

En Tanzanie comme en Chine, ma vie de prêtre de la Mission de France s'est essentiellement déroulée au milieu de non-chrétiens. En vivant avec eux, je crois que j'ai baigné dans l'eau de Siloé, je me suis lavé les yeux à l'eau de Siloé, c'est-à-dire que j'ai pu voir parce que j'ai laissé, par désir, vocation et envoi, la salive de la bouche qui parle devenir la salive de la boue qui guérit l'aveugle en moi. J'ai alors vu ce qu'on m'avait transmis : j'ai vu l'icône de Dieu en toute femme et tout homme du peuple des Wagogo de Tanzanie comme du peuple Chinois. J'ai vu de la foi du centurion en vivant avec eux. J'ai vu des buissons brûler sans se consumer, à l'écart de ma route de Dodoma, de Kunming ou de Pékin…

Jacques Leclerc, prêtre de la Mission de France

De l'autre rive de la Méditerrannée

Par Jean Toussaint et Patrick de Boissieu (équipe d'Algérie)

Jean Toussaint est prêtre de la Mission de France, et membre de l'équipe d'Algérie. Patrick de Boissieu a été 2 ans $^{1}/_{2}$ coopérant avec sa femme, Anne, à Gardhaïa.

Lors de nos passages en France, la question nous est souvent posée : « '*Pourquoi*' être parti en Algérie ? » Sous-entendu : il y a tant à 'faire' en France !

Et il est extrêmement difficile de répondre à ce '*pourquoi*' avec nos indicateurs habituels :

- qu'ils soient d'ordre pastoral : nombre de baptêmes, nombre de mariages et d'enterrements, nombre de pratiquants (comme le questionnaire envoyé chaque année par Rome à tous les diocèses du monde) ;
- ou qu'ils soient autres : implication dans le développement, soutien aux forces démocratiques ou révolutionnaires en vue du changement (cf. la dernière élection présidentielle !)

D'où la résonance avec le thème de la recherche commune, et avec cette Université d'été. Sauf que la question ne nous est plus posée par les autres : « Pourquoi rester en Algérie ? » mais c'est nous qui la posons au Christ : « Pour quoi tu nous envoies ? »

Le *Cahier n° 2* nous a proposé de creuser la réponse qu'a donnée Jésus à cette question que nous lui posons : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »…

Ensemble nous avons échangé sur le texte de Christian Duquoc, l'approche théologique, puis sur l'inauguration du ministère de Jésus selon Luc, l'approche biblique.

1. L'approche théologique

L'intervention de Christian Duquoc[1] date de 21 ans, lors de notre première Université d'été. Dans leur lecture, certains d'entre nous ont ressenti un décalage par rapport aux termes employés : *péché, sacrifice, expiation, rachat, croix* Ce registre parlait à nos anciens autrefois, mais parle-t-il aujourd'hui ? Ne vaut-il pas mieux évoquer les thèmes positifs que sont la joie, la vie, la liberté, la convivialité auxquelles nous invite l'Évangile ? Bref, une façon 'moderne' d'évoquer le salut en Jésus-Christ !

Un autre redoute que ce registre théologique bloque notre expérience de la rencontre. En terre d'islam où la porte de l'interprétation a été fermée, et donc celle d'une lecture critique de la tradition, faut-il s'agripper à son identité chrétienne, à une figure unique du salut ? Ne vaut-il pas mieux se battre pour la non-clôture de la vérité, pour un affranchissement de l'impératif religieux, au risque d'être taxé de relativiste ?

Or, si nous sommes envoyés par Jésus '*comme*' lui-même l'a été par le Père, ce '*comme*' a un poids qu'il ne s'agit pas de prendre à la légère. Duquoc nous invite à *ne pas* sous-estimer le '*caractère onéreux*' du passage

1. Cf. LAC n° 166 (mai - juin 1994)

opéré par Jésus, à ne pas oublier qu'il s'agit d'un '*chemin difficile*', en contradiction avec le prêt-à-penser ambiant, à ne pas oublier qu'en Jésus le manque n'est pas comblé, et que des questions brûlantes comme celles du mal, de la souffrance, de l'injustice criante, restent entières.

Est-ce si inaudible par nos contemporains ? Tiberhine est de plus en plus visité, par des Algériens musulmans, pratiquants ou non, par des étrangers dont beaucoup sont agnostiques. L'équipe d'accueil s'efforce de délivrer un message positif, celui de l'amitié et de la fraternité entre les peuples et les religions. Mais le nombre croissant de visiteurs, comme le succès inattendu du film *Des hommes et des di*eux ne sont-ils pas, contre toute attente, l'indice d'une sensibilité au chemin inauguré par Jésus-Christ ? L'amitié et la fraternité vécues par les moines n'ont pas été à l'eau de rose. Elles ont eu un coût, un prix, celui d'aller jusqu'à la mort. Et ce témoignage résonne dans un monde en quête de sens.

Vivre en terre d'islam creuse donc en nous cette originalité irréductible de Jésus-Christ, sans la brandir mais de l'intérieur.

2. L'approche biblique

Nous avons lu en équipe le passage de l'évangile de Luc (4, 16-30) qui nous était proposé, et avons partagé notre lecture. Je ne la reprendrai pas mais repartirai de là pour tenter de vous dire comment ce passage me travaille.

« Aujourd'hui cette Écriture s'accomplit à vos oreilles. »

« Il vint à Nazareth, où il avait grandi. Comme il en avait '*l'habitude*', il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et il se leva pour '*lire*'. » (v. 16) Nous sommes, au début de ce passage, dans un lieu familier, pour un rituel répétitif et l'action de '*lire*' n'engage pas nécessairement le lecteur.

« Tous dans la synagogue avaient les yeux '*fixés*' sur lui. Alors il commença à leur '*dire*' : « '*Aujourd'hui*' cette Écriture s'accomplit à vos

'*oreilles*' ". » (v. 20-21) Là, nous ne sommes plus dans le répétitif, il se passe quelque chose '*aujourd'hui*' et l'action de '*dire*' engage celui qui parle.

En équipe, nous nous sommes interrogés sur le sens de cette phrase : « Cette Écriture s'accomplit à vos oreilles ». Voici comment je la comprends ou l'interprète : pour qu'une écriture atteigne mes oreilles il faut que quelqu'un la dise. Ce pourrait être une simple 'lecture' comme au début du texte, mais ici il s'agit d'un 'accomplissement'. D'une certaine manière, au moment où l'Écriture est lue, celui qui la prononce la réalise. Cela me fait penser au prologue de Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » (*Jn* 1, 14)

Pour moi, dans ce passage de Luc, Jésus ne fait pas de discours 'sur' Dieu, il annonce qu'il incarne sa Parole.

Je crois que cette manière d'accomplir les Écritures est aussi valable pour moi ; je dois à mon tour incarner la Parole pour aujourd'hui là où je suis. Jean vient de nous dire que dans la phrase de Jésus, nous sommes envoyés 'comme' il a été envoyé, ce 'comme' a du poids ; le poids de l'incarnation si je peux m'exprimer ainsi.

Mais en disant cela, je n'invente rien de nouveau, j'ai plutôt le sentiment de rejoindre ce qui a été présent dès le début de la Mission de France et qu'on peut résumer par la formule « être avec » et particulièrement, pour vraiment « accomplir l'Écriture », être avec les pauvres, avec les captifs, avec les aveugles, avec les opprimés. Dans le dernier *Paroles de mission*, les récits des séminaristes se font l'écho de ce qu'ils ont perçu de l'Église d'Algérie et de l'engagement de ses membres au côté des Algériens, restant dans la continuité de la Mission de France.

Anne et moi, à Ghardaïa, en pays musulman nous ne pouvions pas faire de prosélytisme, nous ne pouvions pas annoncer la Parole. Notre seule liberté était celle d'être là aussi fidèles que possible à cette Parole qui a

atteint nos oreilles. C'est bien ce que Claude Rault, l'évêque du Sahara, nous proposait comme projet pour le diocèse avec les trois C de Contemplation, Caritas et Culture. La contemplation comme l'écoute de la Parole, la Caritas comme l'attention aux pauvres, aux opprimés, aux prisonniers et la Culture comme engagement à la construction du pays. C'est une Église qui s'attelle à l'accomplissement de l'Écriture. C'est ce que nous avons essayé de vivre et, d'être arrivés pour la fête de Noël a toujours été pour moi un signe de cette incarnation que nous avons à vivre comme le Christ.

« Voilà ce que dit la petite fille qui vient du pays d'Israël »

Dans l'évangile de Luc, Jésus fait référence à la veuve de Sarepta et à Naamân. Voici le début du passage concernant Naamân :

> « Naamân, chef de l'armée du roi d'Aram, était un homme estimé de son maître, un favori, car c'était par lui que le Seigneur avait donné la victoire à Aram. Mais cet homme, vaillant guerrier, était lépreux.
> Les Araméens étaient sortis en razzia et avaient emmené du pays d'Israël une fillette comme captive ; elle était au service de la femme de Naamân. Et elle dit à sa maîtresse : " *Ah ! si mon maître pouvait se trouver auprès du prophète qui est à Samarie !* Il le délivrerait de sa lèpre. " Naamân vint rapporter ces paroles à son maître : " Voilà ce que dit la petite fille qui vient du pays d'Israël. " Le roi d'Aram dit : " Mets-toi en route ! " » (*2 Rois* 5, 1s)

C'est la figure de la fillette qui attire mon attention. Elle est là, captive, en pays étranger, elle n'a aucun pouvoir, elle ne compte pas. Mais elle n'a pas oublié Israël et elle sait avoir une parole ajustée. Sans elle, il ne se serait rien passé pour Naamân. Je vois dans cette servante comme une figure de la présence de l'Église en Algérie. Être là, ne faisant pas nombre, mais essayant d'être signe comme un indicateur qu'il y a un prophète capable de guérir les lèpres et bien plus.

Récolter ensemble les fruits de la rencontre et du dialogue

Dans le port du Havre, en montant les échelles de coupée des énormes bateaux à quai, je me dis que je suis accueilli dans un espace sacré d'humanité, que Dieu habite de sa présence, étant au cœur de tout ce qui est humain. Je suis un humain allant à la rencontre d'autres humains. Ils sont Philippins, Indiens, Chinois, Indonésiens, Russes, Ukrainiens, et bien d'autres. Ils sont souvent de plusieurs nationalités différentes à vivre ensemble sur le même bateau. Leur diversité me fait comprendre que l'humanité est une, au-delà des différences d'origine, de cultures, de religions, et de langues.

Un sourire, une main tendue, une accolade, un service, les mots échangés au détour d'une coursive, l'écoute des duretés de la navigation, avec l'éloignement et la famille qui manque tant… Je reçois toute cette humanité. Les marins m'aident à me laver les yeux, à les ouvrir, à les tenir grands ouverts, pour voir, à travers eux, le visage de Jésus, qui me dit : « Va à la rencontre ! »

Guy Pasquier, prêtre de la Mission de France

Paroles de personnes en précarité

Par Marie-Agnès Fontanier

Marie-Agnès Fontanier est membre de l'équipe précarité de la Mission de France. Elle a travaillé à l'accompagnement des personnes en précarité au Secours Catholique.

Dans la suite de la démarche Diaconia, l'équipe précarité avait proposé à l'équipe épiscopale de contribuer à la préparation de l'université d'été en travaillant en amont avec des personnes en précarité. Avec quelques personnes de Poissy, dans les Yvelines, nous avons lu l'évangile de Luc, 4. La dernière phrase nous a invitées à réfléchir à ce qui fait tenir lorsqu'on traverse des épreuves. Ce qui suit sont les paroles de ces femmes, élaborées, au fil des rencontres.

Nous sommes des femmes du quartier Beauregard à Poissy. Certaines travaillent et d'autres pas, retraitées, en arrêt maladie, au chômage en fin de droits. Nous avons la vie dure : maladie, précarité du travail, femmes seules, des enfances et des vies marquées par

la précarité matérielle, une histoire familiale compliquée, et pour plusieurs, par la mort d'un enfant.
On participe à la vie, à la vie de l'église, de la paroisse, on rend des services autour de nous. Nous avons (ou tentons) la fidélité à notre foi, à nos amis, aux gens qu'on connaît ; nous sommes, ou tentons d'être fidèles à l'amitié, à la solidarité dans le quartier. Parce qu'il y a toujours plus malade que nous, plus en difficulté.

Lecture de Luc 4, 16-30
La Bonne Nouvelle…
c'est :

- proclamer haut et fort que nous sommes libres, quand on se croit captifs
- c'est que, chacun, nous sommes uniques aux yeux de Dieu
- La liberté de croire que jamais rien n'est perdu.

Si on a fait tout son possible pour le croire, mais qu'on continue à tout rater, ce n'est pas grave, on a fait confiance, on a tout essayé, c'est venu de nous (comme Jésus, à la fois passif, et actif).
Les témoins des siècles passés disent parfois qu'ils ont trouvé la liberté en prison, parce qu'ils se sont trouvés. Se trouver ? C'est la confiance en eux-mêmes, c'est que la vie vaut encore d'être vécue, c'est croire en un avenir, croire que tout n'est pas définitivement foutu. C'est se refaire confiance. Il agit en nous sans qu'on s'en rende compte.

…est annoncée….
Annoncée : c'est un appel à la vie, en réponse à l'amour du Seigneur, même si la vie est très dure. Quand il ne reste rien, quand le malheur nous touche, quand on est pauvre, qu'on pense au suicide, qu'on est dans le vide, on est obligé à la confiance.
Si on a des relations, de l'aisance matérielle, de l'assurance dans la vie, on peut croire que ça vient de nous…
C'est nous qui devons être moins aveugles

pour voir les pauvres et leur annoncer la Bonne nouvelle.

…aux pauvres

Qu'est-ce qu'être pauvre ? C'est être démuni de quelque chose, pas forcément de nourriture. Est-ce que si tu manges à ta faim, la bonne nouvelle n'est pas pour toi ?

Les pauvres, ce sont ceux qui se reconnaissent en manque de quelque chose. C'est-à-dire qui ne s'estiment pas, n'ont pas confiance en eux, ou plus, qui manquent d'amour, d'espérance. Quelque chose leur manque.

Parfois on se croit captif, enfermé en nous-mêmes, dans nos soucis, du coup on ne peut plus rien voir. Enfermés en nous-mêmes on devient stérile, on se dessèche. On est trop plein de nous-mêmes.

Jésus, il est venu pour les gens comme nous qui sommes pécheurs. Et des fois, tu ne vois pas ce qu'il te donne, tu aimerais suivre un chemin et ce n'est pas ça qu'il te donne.

Aujourd'hui cette Ecriture s'accomplit

Ils ne l'écoutent pas parce qu'ils croient avoir tout. Ils ne comprennent pas que la Bonne Nouvelle est pour eux…

Ils pensent qu'ils sont arrivés, qu'ils n'ont plus rien à attendre. Ils sont entre eux, il n'y a pas de Naaman ni de veuve de Sarepta.

Toutes ces injustices, dans le monde, dans nos vies, est-ce que Dieu les voit ? Il n'est pas insensible, mais alors qu'est-ce qu'il fait ? Il demande notre coopération. Il demande qu'on se mette ensemble pour comprendre les injustices et lutter contre.

Ces rencontres, ça me fait du bien, ça me remet en route.

Ils furent tous remplis de colère

Ils sont jaloux des miracles que Jésus a faits ailleurs. Ils attendaient du merveilleux.

On ne voit pas toujours les miracles. On les voit en intériorisant, après coup. Si on s'en rendait compte sur le moment, et à chaque fois, on serait orgueilleux, on y croirait moins, il y aurait moins de liberté. On se prendrait pour Lui.

Des gens attendent parfois des choses qu'on ne peut pas leur donner, qu'ils ne peuvent pas avoir.
Quand on ne sait plus comme s'en sortir, on peut dire : « Tu veux que je vive, tu m'as fait par amour, j'y comprends plus rien ».
Il ne nous met pas à l'épreuve, mais il permet que des forces mauvaises soient là, parce qu'il a confiance en nous. C'est un Dieu d'amour. Mais il y a des moments où on ne peut pas résister. S'il n'y avait pas ma petite fille, j'aurais fait des bêtises.
Ils ne croient pas. Croire, c'est croire que chacun a une importance, c'est écouter la Parole, et l'entendre, et la mettre en pratique !

Ils expulsèrent Jésus hors de la ville…. pour le précipiter en bas.
La violence de cette scène… et la violence d'aujourd'hui. Ecouter l'autre, croire qu'il a quelque chose à nous apprendre.
Les jeunes trouvent que leurs parents ont été rabaissés, piétinés, et ils réagissent parce qu'ils ne veulent pas vivre la même chose. On peut leur tendre la main, les écouter, demander qu'ils nous donnent leur vision des choses, échanger avec eux.
Qu'on essaie de leur faire confiance ! Parfois, c'est difficile d'aimer comme des frères ! Quand les jeunes font sans arrêt des tours en scooter…
Il nous faut reprendre confiance en nous, dans les générations, voir si on ne peut pas trouver quelque chose pour ne pas se laisser tomber les uns les autres. Ne pas rester dans le désespoir, s'allier non pas pour rouspéter, mais pour dire ce qui ne va pas, et trouver des choses pour avancer.
J'ai toujours dit à mes enfants : « vous avez des problèmes, mais vous pouvez vous en sortir ».
Tout est là, leur faire confiance. Car si on te valorise, tu te donnes.

Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla
Il ne fait pas de miracle pour s'échapper… il affronte le réel. C'est la force de la foi. Il passe tranquillement parce qu'il a beaucoup

prié… il a reçu la force de son Père pour passer à travers ceux qui lui en voulaient. S'il avait fait un miracle, il n'aurait pas passé par la mort.
Il fallait qu'il vive tout ce qu'on vit, nous. Il a vécu l'injustice, il en est mort, alors quand on la vit, ça donne plus de force. Qu'il soit passé par la mort, ça donne la liberté.

La prière : ce peut être crier, parce que c'est trop dur, ou parce qu'il y a des injustices. Quand on a un gros souci, par la prière on peut être aidé : c'est comme une respiration, on s'arrête, on intériorise. Ne pas chercher à comprendre, mais faire confiance, et demander, crier, dire « je ne comprends rien ». Il nous fait comprendre d'une autre façon, mais il faut s'accrocher !

Qu'est-ce qui fait tenir lorsque tout s'écroule, quand on traverse des moments durs ?

Des personnes qui marquent
Avec les grands parents, on apprenait le pardon.
Avant de savoir que j'avais la foi, je l'ai vécue, grâce aux exemples dans la famille.
Avec les jeunes aujourd'hui, il faut leur dire qu'ils peuvent.

Les relations, les amis
Je fais partie de plusieurs associations, ou groupes. Dans ces groupes, on partage les moments difficiles, et aussi les moments de joie, donc ça aide.
Les relations, ça ne suffit pas, c'est le ressort interne qui est cassé.
Si on s'isole, ce n'est pas une bonne solution.
La fête, c'est échanger, c'est le partage de notre vie, de ce qu'on pense, de plein de choses, on parle de la foi, on a des paroles d'espérance : c'est des fêtes en petit comité

S'entraider
En demandant à discerner ce que l'autre a en

lui, parfois je trouve moi-même une solution pour l'autre, et j'y gagne. Mes soucis personnels, ça n'y fait rien, mais c'est une bouffée d'oxygène.
Je masse une dame pour qui je travaille pour qu'elle dorme bien. « Bénis mes mains, que ce soit tes mains », je prends de l'huile, je frotte, je la masse. Maintenant elle dort mieux.
Les rencontres, ça fait beaucoup, la confiance. C'est toujours une occasion de rencontrer Dieu. On n'est rien les uns sans les autres. On est liés. Tout seul, on ne peut pas faire grand-chose.

Une force intérieure…et un travail sur soi
Ça nous dépasse, de ne pas comprendre.
Je suis désespérée, mais le désespoir, ce n'est pas pour moi. Je ne voulais pas rester dedans, je continue ma vie de foi.
Penser à ce qui existe, mais que je ne vis plus en ce moment.
Quand on est face au mur… il m'enquiquine, ce mur, mais il ne vit pas. C'est moi, si je pense que la vie a une importance, a un sens, qui peut avancer.
C'est d'abord une réponse au fond de soi-même, même ténue, qu'il faut trouver.
On est là vivants. Il n'y a que nous qui pouvons en sortir.

La foi
Je suis devant un mur qui bouche l'avenir, mais la parole de Dieu, ce que j'ai lu, entendu, ce que ceux qui sont passés avant nous ont vécu, ont fait, me fait tenir.
Il faut faire la différence entre Dieu et moi. Je ne suis pas Dieu, mais il m'a mis au monde pour que je lui ressemble.
Je n'ai pas douté, mais je n'avais plus la force de me battre.
Le Seigneur a dit qu'on avait le droit de crier, de dire qu'on a mal, crier, demander.
Dieu se laisse chercher, comme le ressort (interne, qui est parfois cassé).
Quand on est dans le désespoir c'est difficile d'aller à la recherche (de Dieu). Si tu estimes que la vie a un sens, que tu as une valeur, que tu as été mise sur la terre, la solution est en

toi, mais tu l'ignores.
Il faut prendre soin de soi, même si Dieu est là.
Pour moi, il n'y a pas de « c'est écrit ». Il faut faire sortir ce qui te ronge.

La prière
La prière me fait tenir. Quand j'étais malade, je demandais au Seigneur de me donner la paix du cœur.
Il faut remercier Dieu, Dieu n'est pour rien là-dedans (dans la mort d'un enfant). On remercie pour la vie donnée, et la mort vient, c'est comme ça, et ce n'est pas Dieu qui est responsable.
La prière, c'est remercier Dieu. On peut ne pas se réveiller, je le remercie parce qu'il me donne le souffle de vie.

Le pardon, la mémoire
Dans tout ce qui m'arrive, il ne faut pas chercher à tout comprendre, sans mettre de côté, sans oublier.
Pour quelqu'un qui a fauté, il faut dire qu'on sait ce qu'il a fait, que l'Eglise lui permet de repartir, mais ne pas cacher, il faut assumer et continuer ce qu'on a à faire.
Ce qui aide à tenir aussi, c'est de relire les périodes de sa vie, de voir ce qu'on a vécu avec du recul.

Porter la mission en équipe, comme on porte des fruits sur une perche

La démarche **Diaconia** dans laquelle l'Eglise en France s'est engagée s'avère une vraie démarche de conversion spirituelle qui peut amener des transformations dans nos communautés ecclésiales. En 2013, le message final rappelait :

« Personne n'est trop pauvre pour n'avoir rien à partager. La fraternité n'est pas une option, c'est une nécessité…. A la suite du Christ serviteur qui lave les pieds de ses disciples, nous sommes invités à écouter la voix des pauvres de notre temps, chacun dans sa singularité. Nous sommes invités à nous laisser interpeller par tous ceux qui sont marqués par la précarité sous toutes ses formes et dont nous croisons la route dans nos divers engagements :

Les patients de l'hôpital psychiatrique…
Les nombreux couples déchirés…
Les parents désorientés face au comportement ou aux choix de leurs enfants…
Les étrangers en attente de papiers…
Les hommes et les femmes qui doivent avoir recours à l'épicerie solidaire…
Ceux pour qui la pauvreté culturelle est un handicap… »

Leurs mots, leurs colères sont aussi dénonciation d'une société injuste qui ne reconnaît pas la place de chacun. Ils sont une provocation au changement. Il est temps de sortir de nos zones de confort. Comme le dit le Pape François, il est temps d'aller aux périphéries de l'Eglise et de la société.

Les équipes Mission de France du Havre et d'Evreux

Introduction aux textes des théologiens

À l'Université d'été, nous avons fait de la théologie... C'est bizarre, la théologie, on a l'impression que c'est une affaire de spécialistes, de grands penseurs, une discipline de spéculation abstraite, loin des préoccupations concrètes des hommes et des femmes de notre temps.

Pourtant, la théologie c'est d'abord l'intelligence de la Parole de Dieu. Cela veut dire que tout chrétien fait de la théologie dès qu'il lit et médite les Écritures, qu'il essaye d'éclairer sa vie et l'histoire des hommes à la lumière de cette Parole, qu'il essaye de dire qui est son Dieu... C'est ce que nous faisons quand nous cherchons à dire comment porter la question de Dieu aujourd'hui ou quels sont le sens et la source de la mission.

Certains font de la théologie un métier. En risquant leur parole pour dire et penser Dieu et sa relation à l'homme, ils rendent service aux communautés qui cherchent une intelligence de la Parole de Dieu pour aujourd'hui. Et cette Parole, souvent, nous déplace : elle nous sort du seul récit de nos expériences.

A l'Université d'été, après avoir écouté la Parole de Dieu nous avons donc choisi, de faire un peu de théologie en nous mettant à l'écoute de théologiens « de métier ».

Les rencontres vécues nous déplacent. Comme la Samaritaine, nous y découvrons un visage inattendu de Dieu. Et nous essayons de rendre compte de cette expérience. Le langage d'hier, « ne serait-ce pas le Messie ? », n'est plus notre vocabulaire. Mais comment dire qui est Celui que nous avons rencontré ? Qui est Celui qui s'adresse à nous et qui nous ouvre un à-venir ?

Des théologiens contemporains ont essayé d'en parler à leur tour. Nous avons choisi de nous confronter à des expressions différentes, deux dans chaque demi-assemblées. A chaque fois, les deux émanent de théologiens

reconnus. Les deux parlent du Dieu de Jésus-Christ. Comment comprennent-ils l'action de Dieu dans nos vies personnelles et dans l'histoire commune ? Quels mots utilisent-ils pour parler de l'ouverture que Jésus-Christ a opérée ?

Ces différences ne doivent pas nous surprendre, n'y a-t-il pas quatre évangiles pour témoigner de l'unique Jésus-Christ ! Il s'agit pour nous de découvrir l'expression avec laquelle nous nous sentons en affinité. Et en contrepoint, il s'agit de repérer ce que nous tenons moins bien ! Cet effort théologique nous aide à repérer comment un langage renouvelé de la foi aide à faire entendre une expérience qui a traversé les temps. Mais aussi à être attentifs à ce que ce vocabulaire renouvelé risque de laisser tomber de la foi de l'Église.

Nous proposons deux de ces quatre textes, l'un d'Etienne Grieu, l'autre de Claude Geffré. Dans l'autre demi-assemblée, les textes proposés étaient l'un de Joseph Moingt[1] et l'autre de Maurice Zundel[2].

1. Joseph Moingt, *Dieu qui vient à l'homme*, du deuil au dévoilement de Dieu, Cogitatio fidei n°222, Cerf 2002, pp. 331-333.
2. Maurice Zundel, *Avec Dieu dans le quotidien*, Ed. St Augustin, 1997, pp. 83-90.

Etienne Grieu *: « La vie mêlée, lieu de la révélation chrétienne »*

Projet n° 296, janvier 2007.

« Dans notre religion, il n'y a rien de pur. Rien que l'on puisse opposer de manière franche et nette à un « impur « qui serait, lui, radicalement inapte à recevoir la visite de Dieu. Étonnant ? Pas du tout.

Le lieu naturel de la révélation chrétienne, c'est la vie mêlée : celle où tout est mélangé, où l'on ne comprend pas grand-chose, où l'on est souvent déçu, où l'on ne sort jamais tout à fait des malentendus et des tensions.

Jésus, le Galiléen, était en ces lieux-là comme un poisson dans l'eau et savait y reconnaître le don du Père.

C'est que la vie divine est bien autre chose, pour les chrétiens, qu'un morceau de Ciel tombé sur terre. Tout comme le récit biblique, elle passe par les hommes, y compris par leurs soifs, leurs tâtonnements et leurs erreurs. Rien d'étonnant, dès lors, que la « vie mêlée « soit son lieu de prédilection. Pour sentir en ouvrant ses mains la promesse d'une réconciliation, il faut avoir serré les poings ; pour se livrer à la parole heureuse, il faut savoir quel peut être le poids du silence ; pour entendre les appels comme une promesse, il faut connaître la tentation de rester sourd.

Dans l'icône de la résurrection, on voit le Christ qui, sans doute d'un grand coup d'épaule, a fracassé les portes du séjour des morts. C'est ainsi qu'il ouvre dans l'humanité un passage vers le Père : en faisant voler en éclats les verrous et les barres.

Du coup, tout ce qui nous divise, nous sépare, nous oppose, tout ce qui est injuste ou blessant peut être vu comme ce qui appelle le passage de Dieu.

Se tenir en ces lieux difficiles, c'est se porter à un rendez-vous en un endroit insolite, et signifier par sa simple attente qu'ici, une rencontre doit advenir.

Raisonner en ces termes conduit à élargir le spectre de ce qui sous-tend l'engagement des croyants.

Lorsque je prends au sérieux la vie de mon quartier, de ma commune, de mon entreprise, lorsque je me dépense pour une association ou une section syndicale, ce n'est pas seulement pour être au clair avec moi-même et réjouir ma conscience.

Loin d'être une simple question de cohérence et d'éthique, on peut y déceler aussi un rendez-vous d'ordre « sacramentel », un rendez-vous avec Celui qui sait trouver des passages là où l'humanité se complique. »

Claude Geffré : Le christianisme comme religion de l'Évangile Cerf, 2012 (p. 169-170)

« Si l'on va jusqu'au bout d'une approche chrétienne de Dieu, il ne faut pas seulement dire que loin d'être un Seigneur tout-puissant, jaloux et justicier, Il est l'ami des hommes ; il ne suffit pas non plus de dire que face au destin aveugle de toute existence humaine, Il surgit comme une « grâce » imprévue. Il faut dire encore qu'il est le Dieu *caché* qui manifeste son amour dans la croix du Christ.

C'est le mérite de la théologie chrétienne de la fin du XX^{ème} siècle d'avoir redécouvert l'importance du thème biblique du Dieu *caché.*

Avec un instinct très sûr, Luther avait compris que, dans notre monde déchu, Dieu ne se manifeste pas à partir de la gloire du monde, mais à partir de ce qui est justement le contraire d'une gloire mondaine, à savoir la souffrance et la mort. Et dans sa *theologica crucis* (théologie de la Croix), le Dieu caché qui se manifeste sous ses contraires est identifié au Dieu crucifié.

Le *Deus nudus,* le Dieu totalement dévoilé dans sa gloire, est inaccessible à l'homme pécheur. Alors, il révèle la vie par la mort, la sagesse par la folie, la force par une faiblesse humiliante et il sauve en accordant la justice aux injustes.

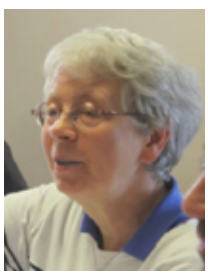
Nous n'avons pas fini d'exploiter la richesse d'une telle intuition.

Mais alors que nous sommes affrontés à un monde sous le signe d'un excès de violence, nous ne devons pas la comprendre dans un sens uniquement personnaliste et existentiel. Nous devons traduire cette lucidité théologique en termes historiques et politiques.

Nous sommes décontenancés par le silence, l'absence et même l'impuissance de Dieu face à la violence de l'histoire. La seule réponse à nos questions, il faut la chercher dans l'obscure Parole de Dieu révélée dans la croix du Christ. »

La mission fait naître et vivre l'Église

Par Geneviève Comeau



Geneviève Comeau est membre de la communauté de la Xavière. Professeur en théologie fondamentale au Centre Sèvres à Paris, elle est aussi membre du Conseil des Evêques de France pour les relations inter-religieuses et les nouveaux courants religieux.

Ce texte est un large extrait de l'intervention qui n'a pu être publiée in extenso dans le cadre de cette revue.

Comment la mission fait-elle naître et vivre l'Église ?

« De sa nature, l'Église, durant son pèlerinage sur terre, est missionnaire, puisqu'elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint Esprit, selon le dessein de Dieu le Père[1]. »

Cette phrase donne un enracinement trinitaire à la mission de l'Eglise. Le premier missionnaire est Dieu Lui-même… La mission de l'Eglise est participation à la mission du Fils et de l'Esprit. L'Eglise est missionnaire de nature : missionnaire est l'identité de l'Eglise.

1. Vatican II, Décret sur l'Activité missionnaire de l'Église, *Ad Gentes* n° 2.

Le pape François, dans *La Joie de l'Évangile*, dit la même chose à sa manière (n° 273) : « La mission au cœur du peuple n'est ni une partie de ma vie ni un ornement que je peux quitter, ni un appendice ni un moment de l'existence. Elle est quelque chose que je ne peux pas arracher de mon être si je ne veux pas me détruire. Je *suis une mission* sur cette terre, et pour cela je suis dans ce monde. Je dois reconnaître que je suis comme marqué au feu par cette mission afin d'éclairer, de vivifier, de soulager, de guérir, de libérer. »

C'est la mission reçue (être au service de la relation de Dieu avec le monde) qui guide les chrétiens dans leur manière de se situer dans la société où ils vivent.Cela ressort très nettement de la première encyclique de Paul VI : *Ecclesiam Suam*[2]**.** Cette encyclique a un lien étroit avec *Gaudium et spes,* la Constitution conciliaire sur l'Église dans le monde de ce temps.

Il y a dans *Ecclesiam Suam*, deux fils conducteurs : le discernement et le dialogue. L'appel au discernement et à la vigilance est présent dans les trois parties du texte, c'est vraiment le souci de Paul VI. L'appel au dialogue également, puisque c'est le style pastoral du Concile.

C'est dans le tissage entre ces deux fils conducteurs que se noue l'originalité de l'encyclique, qui permet de comprendre la mission de l'Église : pas de discernement sans dialogue, pas de dialogue sans discernement.

Le dialogue est très lié au style pastoral du Concile, que Jean XXIII a voulu imprimer à l'Église : avoir le souci des destinataires de l'Évangile, de tous ces hommes et femmes à qui l'Évangile est adressé, avec qui Dieu désire entrer en relation. La dimension pastorale de Vatican II est profondément théologique : car le cœur de la foi chrétienne, dit le Concile dans la Constitution sur la Révélation, c'est la relation d'amitié que Dieu propose aux hommes. La mission de l'Église est d'ouvrir en toute culture des voies d'accès à cette relation.

2. l'encyclique est écrite en 1964, entre la deuxième et la troisième session du Concile.

Le discernement est la manière dont les disciples du Christ vont vivre ce dialogue : à l'écoute des appels de l'Esprit Saint, sachant discerner les signes véritables de la présence de Dieu, (début de *Gaudium et spes)*. C'est par ce discernement que l'Église, depuis saint Paul, se construit et se transforme.

Que s'est-il donc passé depuis saint Paul ? Karl Rahner répond de manière très simple en périodisant l'histoire de l'Église :
- la période très courte du judéo-christianisme : les premiers disciples, les apôtres…
- avec saint Paul, commence la 2° période : l'Église prend racine chez les païens. Mais elle s'est surtout développée dans l'aire culturelle européenne - il y a eu bien-sûr les missions dans d'autres continents, mais elles sont restées sous une certaine dépendance européenne.
- avec Vatican II, l'Église devient vraiment mondiale : ses différentes composantes exercent une influence réciproque les unes sur les autres. (Ce n'est pas encore totalement réalisé, car l'Europe garde encore une certaine suprématie).

Cette césure (pour la première fois, l'Église devient vraiment mondiale) est équivalente, pour Rahner, à la césure du passage du judéo-christianisme au pagano-christianisme. C'est le passage d'une Église occidentale à une Église mondiale. Nous n'en avons pas d'exemples antérieurs ; d'où une certaine difficulté, un embarras, il faut inventer…

Comment faire ? Un point de repère, nous dit le pape François, est d'aller à l'essentiel, au cœur de l'Évangile, et, à partir de là, de discerner. Le discernement est très présent dans *La Joie de l'Évangile* : « Ce que j'entends offrir va plutôt dans la ligne d'un *discernement évangélique*. C'est le regard du disciple-missionnaire, qui est éclairé et affermi par l'Esprit Saint. » (n° 50).

À la source de l'Église, le style de Jésus

D'où vient donc que ces quelques années de compagnonnage avec Jésus aient pu laisser une marque aussi vive dans le cœur et la mémoire de ses disciples ? Comment se fait-il que le texte évangélique demeure porteur de cette Bonne Nouvelle, reçue et vécue

de manières si diverses depuis les débuts de l'histoire de l'Église ? C'est là qu'intervient la singularité du *style* de Jésus de Nazareth. Le style est une manière d'être, de vivre, d'entrer en relation, de donner sa vie, de mourir, de recevoir à nouveau la vie du Père…

Cela résonne avec, le style pastoral de l'Église…

Une liberté de relation

Quelle est donc cette manière d'être de Jésus de Nazareth ? Il est étonnamment libre par rapport aux groupes et aux personnes : il s'adresse à ceux qu'il rencontre, sans faire de différence entre les gens, que ce soient des ennemis ou des alliés potentiels, des gens malades ou en bonne santé, etc. Les récits évangéliques, chacun à sa manière, font pressentir l'incroyable liberté de Jésus et son ouverture à tous. Il fraye avec les collaborateurs de l'occupant romain (Matthieu le publicain, Zachée…). Il manifeste respect et attention pour les Samaritains (en *Jean* 4 et *Luc* 10), les malades, les femmes. S'il s'approche des marginaux, il fréquente aussi les Pharisiens et les groupes proches du pouvoir. Les récits évangéliques nous présentent souvent des scènes de repas partagés : dans cette volonté de faire « table ouverte », on peut voir un signe messianique.

En outre, Jésus sait reconnaître le don de Dieu où qu'il soit, y compris chez les petits ou en dehors du peuple d'Israël, et en rendre grâce. Ainsi il admire la confiance du centurion romain (*Lc* 7, 9), il est touché par l'humble audace de la Cananéenne (*Mt* 15, 28).

Pierre à son tour aura cette capacité à reconnaître le don de Dieu où qu'il soit, et à s'en réjouir, lors de la rencontre avec Corneille, en *Actes* 10-11.

De manière surprenante, Jésus ne demande rien en retour pour lui-même. Il ne cherche pas à faire des disciples, même s'il invite certains à se mettre à sa suite. Au fond, il ne se met pas lui-même au centre. Il renvoie toujours au Père. Ce qu'il annonce, ce n'est pas lui-même, mais le Royaume de Dieu. De manière surprenante, il n'est pas préoccupé de réussite, de succès.

Un espace relationnel permanent

Cet espace relationnel créé par le style de Jésus se retrouve dans la communauté chrétienne naissante et dans ses écrits. Ses disciples sont invités à vivre dans la même liberté et dans le même espace relationnel - ce dont témoigne la rencontre de Pierre et de Corneille. J'en trouve aussi un écho dans *La Joie de l'Évangile*, par exemple dans les passages qui parlent de « la place privilégiée des pauvres dans le Peuple de Dieu » (n° 197-201), ou dans les appels du pape à ne pas être une Église auto-référentielle. Après la Pentecôte, la communauté des disciples de Jésus vit un continuel décentrement progressif par rapport à son lieu de naissance et au contexte qui l'a vu naître. Ce qui fonde cette communauté est l'appel à être le lieu possible de l'expérience de la rencontre de Jésus pour tous ceux qui croisent sa route aujourd'hui d'une manière ou d'une autre.

Le salut comme espace de relation et de réconciliation

Cela nous amène à parler du salut en termes d'espace relationnel, c'est-à-dire de l'expérience vivifiante d'une relation ouverte à l'autre, capable de renouer des liens, de proposer un vivre-ensemble réconcilié. La réconciliation est une des manières dont Paul parle de la mission de l'Église. De quoi cette manière d'envisager le salut nous sauve-t-elle ? De l'inverse : du repli sur soi, d'une vie auto-référentielle, de la méfiance et de la division, etc. Bref, de ce qui n'est pas la « vraie vie » ! La vraie vie est du côté des relations fraternelles, dans la confiance filiale en un Dieu Père.

Le salut ne consiste pas seulement à révéler aux gens ce qu'ils portent déjà en eux, comme s'il s'agissait de passer de l'implicite à l'explicite. Ce serait une compréhension simpliste du théologien Karl Rahner, qui écrivait par exemple : « Un jour on comprendra que beaucoup ont trouvé Jésus Christ le plus simplement du monde, dans le plus petit des frères, sans pouvoir le nommer par son nom. »

Je crois que le salut consiste à proposer cet espace relationnel, qui répond bien-sûr à

quelque chose en tout être humain, mais qui est aussi un chemin nouveau et exigeant - Jésus l'a payé de sa vie.

De fait, n'ayons pas une compréhension gentillette et humaniste de la mission de Jésus et de son style relationnel. Ne rêvons pas que sa vie sous le signe du don de lui-même nous fasse entrer dans un humanisme bien gentil où vivre l'amour et la solidarité. Au fur et à mesure que Jésus pardonne, guérit, remet debout, l'hostilité contre lui augmente. Le drame de la Passion est à l'œuvre avant qu'il ne soit arrêté ou jugé. Le chemin que Jésus ouvre implique une telle transformation qu'il suscite résistance et hostilité. Il y a un prix à payer pour révéler la gratuité de l'amour.

Le texte d'Étienne Grieu s'intéresse de très près à ce qui fait la vie concrète des gens : c'est dans notre vie concrète (« lorsque je prends au sérieux la vie de mon quartier, de ma commune, de mon entreprise, lorsque je me dépense pour une association ou une section syndicale »), que le Christ nous donne rendez-vous. Cette vie concrète est bien souvent une « vie mêlée », où le bon grain et l'ivraie poussent ensemble, comme dans la parabole de *Matthieu* 13. Pour Étienne Grieu, « le lieu naturel de la révélation chrétienne, c'est la vie mêlée : celle où tout est mélangé, où l'on ne comprend pas grand-chose, où l'on est souvent déçu, où l'on ne sort jamais tout à fait des malentendus et des tensions. Jésus le Galiléen était en ces lieux-là comme un poisson dans l'eau et savait y reconnaître le don du Père »[3].

Cela ouvre des pistes pour la mission de l'Église ; des questions aussi diverses que l'écologie, le respect de la création, ou l'accueil des migrants, ou une autre manière de vivre l'économie, requièrent notre attention et notre discernement, et trouvent place dans cet espace relationnel ouvert par Jésus de Nazareth, par sa manière d'être en relation avec chacun, jusqu'au don de sa vie sur la Croix, et les multiples rencontres que le Ressuscité ne cesse de susciter aujourd'hui.

3. Cf. article p. 45.

Un discernement est donc nécessaire pour reconnaître le don de Dieu dans nos vies mêlées, mais il ne supprimera pas pour autant l'opacité dans laquelle nous vivons : le secret de chacun appartient à Dieu et ne viendra au grand jour qu'à la fin des temps. En attendant, les chrétiens cherchent à discerner le don de Dieu dans cette vie mêlée et souvent emmêlée, et à suivre le Christ, qui « ouvre des passages là où l'humanité se complique ». Ouvrir des passages, ce n'est pas la même chose que trouver des solutions. Ouvrir des passages avec le Christ, au cœur de nos vies mêlées, cela a quelque chose à voir avec le salut !

Le salut et le Royaume de Dieu

Il y a encore une manière très intéressante de parler du salut, qui rejoint un thème biblique central : **le Royaume de Dieu.** Dans un sens, annoncer le salut, c'est annoncer le Royaume de Dieu. L'expression « Royaume de Dieu » sonne bizarrement aux oreilles de certains : en France et dans beaucoup de pays, la réalité de la monarchie peut nous paraître lointaine, décalée ou démodée ; Parler d'un Royaume ou d'un roi évoque aussi le cadre d'une histoire merveilleuse ou d'un conte pour enfants (« Il était une fois un royaume qui vivait en paix… »). Ensuite parce que ces mots rappellent une dimension essentiellement politique qui semble déplacée lorsqu'il s'agit de croire en Dieu. Dieu n'a pas de territoire, d'armée, de sujets, ne lève pas d'impôts, ne bat pas de monnaie à son effigie. Et pourtant le Royaume de Dieu a des implications politiques.

Le salut, comme le Royaume, est déjà là, à l'œuvre, mais pas encore en plénitude. Le salut, comme le Royaume, s'approche, il est annoncé par des signes : les guérisons opérées par Jésus, par exemple. Il a quelque chose de très concret, il n'est pas purement « spirituel » (au sens vaporeux du terme). Le salut, comme le Royaume, est un don de Dieu ; ce n'est pas nous qui le construisons ou nous le donnons à nous-mêmes ; pourtant il requiert notre participation. Le salut, comme le Royaume, se dit par des images, des métaphores, des paraboles : « c'est comme… ».

Un ami m'a raconté qu'au cours d'une

retraite spirituelle avec des personnes en grande précarité, dans l'association Magdala, il avait parlé du Royaume de Dieu, et un participant lui avait demandé ce que c'était. Tandis qu'il bredouillait une réponse, un autre avait dit : « cela fait trois jours qu'on est ici. On mange bien, on dort bien, le cadre est beau et puis… on ne s'est pas encore disputés. Ce ne serait pas cela le Royaume ? ». Mon ami ajoute : Il me semble que cette personne avec sa sagesse toute simple nous avait aidés à comprendre que le Royaume était dans cette possibilité qui nous était déjà donnée de pouvoir vivre en frères et sœurs…

Nous retrouvons ici l'espace relationnel, le vivre-ensemble, la réconciliation. L'image qui me vient à l'esprit est celle d'un grand repas, d'un festin de noces, du festin sur la montagne dont parle Isaïe dans une vision (avec viandes succulentes et vins capiteux)[5] ; un grand repas où tout le monde est invité et a sa place, les jeunes et les vieux, les sourds, les pauvres, les boiteux, et aussi ceux qui se croient « bien sous tous rapports »… Et je pense que cette vision pourrait avoir une grande force aujourd'hui où nous vivons dans un monde pluriel : elle pourrait nous encourager à favoriser le dialogue dans nos sociétés, à travailler pour un monde où il n'y aurait pas d'exclus. C'est une vision pour la fin des temps, mais la fin des temps n'est pas séparée d'aujourd'hui, elle est mobilisatrice pour aujourd'hui : je pense à des associations comme « Magdala » ou « Aux captifs la libération », ou au Secours catholique, et bien d'autres encore, qui font place aux exclus. Cette image d'un grand repas est présente dans plusieurs paraboles évangéliques où Jésus parle du Royaume. L'Eucharistie en est l'anticipation : partage du pain, où la violence à venir de la Passion et de la Croix est comme défaite, dénouée, par le don que Jésus fait de sa vie, à l'avance.

Le Royaume de Dieu a un impact éthique et politique (ce n'est pas une réalité purement « religieuse »). L'annonce du Royaume ne concerne pas seulement la vie individuelle de chacun, elle possède aussi une dimension collective. Le Royaume auquel nous sommes

5. *Is* 25, 6.

appelés, qui nous est promis et déjà donné en partie, est une réalité collective. Les images du banquet, des noces, du grand festin l'indiquent déjà. Cela nourrit une espérance. Le salut, comme le Royaume, se situe à l'intersection des relations inter-personnelles et des relations sociétales. Souvent on est soit d'un côté, soit de l'autre, mais les deux sont à tenir en même temps.

Le Royaume est l'accomplissement de toutes nos joies humaines (banquet, noces, repas…) mais il n'est pas une réalité politique ni l'accomplissement d'une attente purement terrestre (*Jn* 18, 36) : « Mon royaume n'est pas de ce monde (dit Jésus à Pilate lors de la Passion). Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs ». En fait la préposition grecque est *ek*, « provenant de », c'est-à-dire : mon royaume ne provient pas de ce monde, il n'a pas ici son origine, mais ça laisse ouverte l'éventualité qu'il puisse venir ici. Le Royaume ne peut être identifié avec une idéologie ou une utopie du progrès qui serait le fruit de l'effort des hommes. Il sera donné par Dieu : « et moi je dispose pour vous du Royaume, comme mon Père en a disposé pour moi » (*Lc* 22, 29, cf. 12, 32). Cependant sa présence mystérieuse au milieu de nous, la conversion à laquelle il invite, la perspective dans laquelle il nous oriente, ne peuvent pas être sans effet sur notre manière de vivre en société. Il a donc bien une dimension « politique », qui concerne la cité.

On peut ne pas aimer l'expression « Royaume de Dieu », et cependant résonner à ces images de « table ouverte », de surabondance, d'espace relationnel, de vie fraternelle, de violence surmontée. Je renvoie encore une fois à *La Joie de l'Évangile* (n° 180) : « Dans la mesure où Dieu réussira à régner parmi nous, la vie sociale sera un espace de fraternité, de justice, de paix, de dignité pour tous. »

Pour poursuivre la réflexion :

- Comment s'articulent, dans ma vie, dans la vie de l'équipe, dialogue et discernement ?

- Comment suis-je en chemin vers la cohérence entre ce que je dis et ce que je vis ? Entre ce que je dis de la Bonne Nouvelle, et ce que j'en vis ? Qu'est-ce qui m'aide dans cette unification de ma vie ?

- Quelles sont les images qui me mobilisent pour la mission ? La « table ouverte » dont l'Eucharistie est l'anticipation ? S'asseoir aux côtés des gens ? Aller vers les périphéries ? La source d'eau vive ?...

G. Comeau

Pourquoi tu nous envoies ?

Par Daniel Labille

Daniel Labille est évêque émérite de Créteil, membre de la commission épiscopale de la Mission de France.

À la fin de cette université d'été sur le thème « Pour quoi tu nous envoies ? », il me semble devoir retenir pour répondre à cette question : un déplacement, une conviction, une question pour rebondir.

1. **Un déplacement** : Quand j'étais « Cœur Vaillant » [1], à la question « Pour quoi tu nous envoies ? », je répondais en chantant : « Tu nous envoies **pour refaire chrétiens nos frères** ». Aujourd'hui, je réponds : « Tu nous envoies **pour moissonner** ». Moissonner les fruits que produit la présence du Christ ressuscité dans le cœur de tous les hommes.

1. Mouvement qui est devenu aujourd'hui l'Action catholique des enfants (ACE).

a. Tu ne nous envoies pas pour apporter le Christ aux hommes, Il y est présent ; comme il l'a promis à ses apôtres avant de les quitter, **Il demeure en nous**. Tu nous envoies **pour Te rencontrer** dans le cœur des hommes. Les fruits de cette présence, Saint Paul les appelle **les fruits de l'Esprit** : l'amour, la joie, la paix, la bonté, la bienveillance, la patience, la foi, la douceur, la maîtrise de soi (*Ga* 5, 22). Les chrétiens n'ont pas le monopole de ces fruits, ils mûrissent dans le cœur de beaucoup d'hommes et de femmes de bonne volonté.

Cette présence est aussi à l'origine des **signes messianiques** du Royaume, ceux grâce auxquels nous reconnaissons le Christ en train de sauver des hommes : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres (*Lc* 7, 22), ce sont celles et ceux qui se transforment au fond d'eux-mêmes.

Le Christ est aussi présent chez ceux qui sont en **situation de détresse**. Nous sommes appelés à le reconnaître chez celui qui a faim ou soif, qui est nu, qui est malade, étranger et prisonnier (*Mt* 25, 31) et à qui nous portons secours.

La présence du Christ est une **présence qui nous sauve**. Il faut donc aller plutôt la chercher dans des lieux mêlés comme les appelle le P. Grieu [2], des lieux de pauvreté, de fracture, d'exclusion, des lieux où des personnes sont blessées ou enfermées. Nous ne pouvons aborder ces personnes que conscients de notre fragilité et de nos manques. C'est la condition de la rencontre.

b. Tu nous envoies déjà **pour rendre grâce** de ce que nous avons découvert : Jésus continue au milieu de nous son œuvre de salut, une œuvre de guérison pour

2. Cf. article page 45.

ceux que le mal a blessés et handicapés, une œuvre de libération pour ceux qui sont enfermés en eux-mêmes ou esclaves en raison de leurs conditions de vie.

c. Tu nous envoies **pour collaborer avec celles et ceux qui, sur le terrain, croyants ou non**, **s'engagent** à guérir et à libérer leurs frères et leurs sœurs, avec celles et ceux qui travaillent à un monde plus juste et plus pacifié.

d. Tu nous envoies **pour créer des espaces relationnels** [3], des espaces de dialogue pour faire la vérité entre nous, pour échanger dans la confiance sur le sens que nous donnons à ces actions, pour partager ce que nous avons découvert du visage du Christ, pour partager ce que les autres nous ont apporté pour approfondir les traits de ce visage ; tu nous envoies **pour créer des espaces de réconciliation** avec nous-mêmes, avec les autres, avec Dieu, des espaces pour que ceux et celles qui sont dans des situations de détresse ou de souffrance ou d'exclusion, puissent l'exprimer sans être jugés, en vérité, en proximité et en toute liberté. Il me semble que c'est une tâche prioritaire pour aujourd'hui : permettre à des hommes et à des femmes démolis par la vie, de leur fait ou du fait des autres, de pouvoir se reconstruire.

2. Une conviction : Dieu n'a pas cessé d'aimer le monde d'aujourd'hui. Jésus vivant est en Galilée, c'est là que nous aussi, comme les femmes l'ont entendu dire devant le tombeau vide, nous le rencontrerons ; en Galilée c'est-à-dire dans une terre métissée comme elle l'était au temps de Jésus et non pas à Jérusalem, la ville sainte. Tu nous envoies au milieu des nations comme les apôtres. Notre monde n'est ni pire, ni meilleur aujourd'hui qu'hier. Cela ne sert à rien de se plaindre

3. Cf. G. Comeau, page 51.

sur le manque de prêtres, sur les églises qui se vident Cela ne fait pas partie des promesses de Dieu. **Cherchons d'abord le Royaume de Dieu et sa justice** et nous verrons que Dieu ne nous manque pas (*Mt* 6, 33).

3. **Une question pour rebondir** : Jésus a vécu la proximité, le dialogue et l'ouverture avec tous ceux et toutes celles qu'il a rencontrés quels que soient leur religion, leur nationalité ou leur état de vie. Cela veut dire qu'il a réinterprété sa propre religion, il a bouleversé le système de représentations que les Juifs avaient de Dieu, de leur rapport avec lui, de leurs rapports avec les autres peuples et les autres religions. Je pense que nous sommes appelés nous aussi à **réinterpréter notre propre religion, notre propre système de représentations** qui est souvent l'occasion de blocages. Il ne suffit pas de changer nos habitudes ou nos pratiques, il nous faut aussi changer les représentations que nous avons des autres, de notre rapport au monde, de notre rapport à la vérité et aux autres traditions religieuses ou philosophiques. Avec la priorité pastorale de l'annonce de l'Évangile aux pauvres, nous sommes, me semble-t-il, appelés à engager ce travail. Les chrétiens issus du judaïsme ont dû réinterpréter l'Évangile dans la culture grecque, ils se sont inspirés de Platon puis d'Aristote pour rendre l'Évangile communicable à leurs contemporains. Un travail semblable nous attend.

En conclusion je citerai le Pape François dans ***La joie de l'Évangile*** (n° 27) :

> « J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale deviennent un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation. La réforme des structures, qui exige la conversion pas-

torale, ne peut se comprendre qu'en ce sens : faire en sorte qu'elles deviennent toutes plus missionnaires, que la pastorale ordinaire en toutes ses instances soit plus expansive et ouverte, qu'elle mette les agents pastoraux en constante attitude de " sortie " et favorise ainsi la réponse positive de tous ceux auxquels Jésus offre son amitié. Comme le disait Jean-Paul II aux évêques de l'Océanie, " tout renouvellement dans l'Église doit avoir pour but la mission, afin de ne pas tomber dans le risque d'une Église centrée sur elle-même ". »

Quelques “grains de raisins” cueillis lors de la rencontre du réseau Migration

• *“ Mon engagement dans le collectif de soutien de migrants sur Rodez me transforme : parfois je me sens écrasée, révoltée. J’ai envie de dénoncer ce manque d’humanité. ”*
Danyèle – Rodez.

• *“ Je porte en moi une grande Espérance : l’Étranger peut nous renouveler, nous enrichir, nous faire évoluer vers un monde meilleur. ”* **Jean-Paul – Tour.**

• *“ À bord du bateau, rencontrer l’autre comme un frère dans ce lieu où Dieu me précède. ”* **Guy – Le Havre.**

• *“ Quand l’Église naît, elle n’est pas universelle ; c’est la rencontre de l’autre qui la fait devenir ‘catholique’. L’Église, par son message d’universalité, peut être une chance pour le monde. ”* **Jean-Philippe – Bussy-St-Georges.**

• *“ S’essayer à un ‘vivre ensemble’ avec les musulmans à Champsbenoit n’est pas un long fleuve tranquille ; le communautarisme se renforce. Un nouveau responsable de l’association de quartier veut réagir. ”* **Corinne – Provins.**

• *“ L’origine de mon engagement vient du fait que j’ai été marqué très tôt par la vie associative ; ce n’est pas d’abord un appel chrétien. C’est après que je me suis dit que l’Esprit était là ; j’ai à le découvrir. ”* **Joseph – Niort.**

L'expérience de l'allure pastorale

Par Jean-Baptiste Grison

Jean-Baptiste Grison, géographe, est membre d'une équipe Mission de France à Clermont-Ferrand.

Dans nombre de régions montagneuses, les bêtes sont en estive durant l'été, lâchées sur des parcours de plusieurs centaines d'hectares, et gardées par des bergers souvent recrutés pour la saison. Durant cette Université d'été, il a souvent été question de pastoralisme : allure pastorale, style pastoral. Pour le géographe que je suis, souvent amené à travailler sur l'organisation d'espaces ruraux, ces questions pastorales ne sont pas sans évoquer des notions bien connues. Mais, au fond, ne serions-nous pas sur un vaste terrain de parcours ?

Plusieurs points forts de ce qui a été entendu durant ces quatre jours de rencontre se rappellent à ma mémoire [1].

1. Je ne parviens pas à retrouver tous les noms des auteurs des propos que je cite dans cet article, je les laisse donc se reconnaître...

Au commencement, est le désir…

Sur nos terrains de parcours, comme les troupeaux dans leurs estives, nous ne suivons pas tous la même trace. Nous allons et venons à notre guise, dans l'espace qui nous est offert. Nous nous croisons, nous recroisons au fil de nos errances, de nos pérégrinations, de nos déterminations.

Le travail sur la rencontre de Jésus et de la Samaritaine me renvoie à ces rencontres plus ou moins impromptues. « Il y a des gens que l'on ne rencontre qu'une fois, et il ne faut pas passer à côté de ces rencontres », nous a rappelé, en substance, Geneviève Comeau. Cette remarque m'a fait réfléchir, alors que dans nos échanges au sein de la Communauté Mission de France, nous parlons si souvent de compagnonnage.

Les amitiés entretenues, les rapports quotidiens avec les collègues de travail ou les compagnons de mes diverses activités comptent beaucoup. Mais je me rends compte, avec ces réflexions, combien le désir de se laisser surprendre par des entrevues impromptues est lui aussi réel et important.

Celui qui a des oreilles, qu'il entende !

Cette parole de Dieu doit s'accomplir à nos oreilles : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ». Ces mots de l'Évangile nous ont été rappelés à plusieurs reprises. Il faut donc que la Parole soit dite et que nous puissions l'entendre. Et qu'à notre tour je puisse la dire pour que d'autres l'entendent. Le dialogue, l'essence même de la religion ? Si le terrain pastoral suppose que l'on soit en grand nombre sur un même espace de parcours, l'écoute et le partage nous font sortir de ce qui serait une condition de simple mouton du troupeau.

Le langage : porter la question de Dieu

Porter la question de Dieu, c'est donc jouer un rôle dans l'accomplissement de la Parole. Plus d'un an avant nos retrouvailles de juillet 2014, en équipe, nous nous étions rappelés combien l'idée de confier nos expériences intimes de Dieu était une démarche

parfois « onéreuse ». Mais combien aussi, de tels moments de partage peuvent rester gravés dans nos mémoires. La question du langage approprié à ces moments est un point qui fait l'objet d'une grande attention pour beaucoup d'entre nous. Et j'ai eu des conversations à plusieurs reprises sur ce sujet pendant les quelques jours passés tous ensemble, à table ou en petit groupe. « C'est celui à qui nous parlons qui nous donne le langage que nous devons employer », m'a dit quelqu'un. Je m'en souviens.

Des fragilités à bousculer

« Croire et porter la question de Dieu est un chemin difficile, onéreux, qui se dégage du prêt-à-penser », a dit Jean Toussaint en introduction. Peut-être d'autant plus que beaucoup de valeurs évangéliques - solidarité, attention à l'autre, fraternité - sont devenues des valeurs communes dans la société occidentale dans laquelle je vis. Dès lors, a-t-on encore besoin de Dieu ? Qu'est-ce que cela peut-il m'apporter de plus ? Il est possible que ces questions renforcent mes fragilités vis-à-vis de la foi, car si l'amour du prochain est vécu de manière acceptable dans le monde qui m'entoure au quotidien, la question de Dieu n'a plus de sens que dans une quête d'absolu, de « toujours plus » et d'« encore mieux ». Et comme cela a été dit dans une séance de débat en plénière, « les gens n'ont pas envie de s'investir dans ce qui les dépasse » ; ils ont « peur de bousculer une vie déjà fragile ». La soif d'absolu ne risque-t-elle pas de bousculer mon équilibre déjà fragile ? Certes, mais on ne vit pas sans désir profond.

Nos vies mêlées

Ces mots qui ressortaient du texte de Grieu me sont revenus avec une certaine résonance. Je vois encore cette image du troupeau dans son espace de parcours, où les trajectoires des uns et des autres, tracées sur une carte, formeraient des entrelacements inextricables ! Nos vies sont mêlées d'activités multiples, de rencontres diverses ; mêlées de bon grain et d'ivraie, de questions et de doutes.

Un membre de mon groupe de partage a affirmé : « avec quelqu'un qui dit *"Je suis le chemin, la vérité et la vie"*, tu ne peux pas rester dans la théorie » ! « Notre doctrine repose sur notre *pastoralité* » a dit en substance Geneviève Comeau. C'est bien ce cheminement, ai-je entendu, qui *sauve du repli sur soi, de l'auto-référentiel, de la méfiance, de l'indécision, de tout ce qui n'est pas la vraie vie*.

L'expérience de l'allure pastorale

Les paroles entendues lors de cette université d'été s'inscrivent dans mon expérience spirituelle, que j'ai désormais envie d'appeler expérience pastorale.

L'allure pastorale, cela signifie aussi que les événements fondateurs de mon expérience spirituelle ne sont pas passés directement par l'écrit. Ces événements fondateurs, c'est d'abord la rencontre entre des oreilles et une parole ! L'attitude pastorale, c'est d'abord celle de l'ouverture, pas de la réussite. Pastoral, donc doctrinal, a-t-on dit.

L'accomplissement

L'accomplissement, c'est aujourd'hui, il n'y a pas d'avant, d'après. C'est chaque jour *aujourd'hui*.

L'accomplissement n'est pas une stratégie. Il ne nous est pas non plus extérieur, il nous concerne directement. Mais la Parole qui s'accomplit, ai-je (ré)entendu, c'est quand les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les captifs sont libérés. Mais qui sont les aveugles, les boiteux, les captifs aujourd'hui ? Comment suis-je concerné ? L'accomplissement, c'est enfin ce Royaume parmi nous, Royaume dont la royauté n'est pas de ce monde, mais qui s'inscrit dans nos terrains de parcours.

L'envoi

Comme un temps d'estive, notre rassemblement a une fin, une redescente, depuis ce temps fort vécu, vers nos lieux de vie et de mission habituels. Vient alors le temps de l'envoi, dont je retiens qu'il est constitutif de

notre baptême, qu'il n'a pas nécessairement à attendre de lettre de mission, même si celle-ci peut aider à s'investir dans l'actualité de nos vies. L'envoi a un caractère collectif, mais n'est pas la reproduction d'un modèle. Il est l'appel d'un souffle qui devient promesse de vie. L'envoi, c'est aussi la sortie de l'isolement, de l'auto-référentiel, c'est ce qui nous fait « faire société ».

De l'été à l'automne, d'un parcours à l'autre, le chemin n'est pas nécessairement plus clair ou mieux tracé, mais le paysage est probablement mieux apprécié.

La grâce de la rencontre

Par Nathanaëlle Montanier

Nathanaëlle Montanier est interne en Médecine à Clermont-Ferrand, elle participe à une équipe de la Mission de France.

Au cours de ces quatre jours, j'ai cheminé, je me suis laissée nourrir par la Parole, les différents textes, par les apports des uns et des autres en carrefour, en table ronde. J'ai alors pu creuser comment cette question retentit pour moi, aujourd'hui, et ce qu'elle engage dans mon quotidien, en particulier à l'hôpital où je travaille en tant qu'interne en médecine, en endocrinologie-diabétologie.

Comme le Christ s'est assis au bord du puits avec la Samaritaine pour vivre cette improbable rencontre qui l'a mise en route, laissant alors là sa cruche vide, « Tu m'invites à un déplacement pour et par la Mission ». De cette rencontre avec la Samaritaine a pu naître un dialogue en vérité : elle a pu vivre

ce déplacement qui l'a conduite jusqu'à son désir le plus profond, sa soif véritable.

Au quotidien à l'hôpital, je suis appelée à vivre d'une certaine manière cette rencontre improbable. La rencontre avec le patient dans sa fragilité, sa souffrance, avec tout ce que la maladie a de plus révoltant et d'injuste. Une rencontre qui me bouscule, qui me déplace, qui réveille en moi des questions, des incompréhensions. Tout cela me décentre et me renvoie à l'essentiel.

Ainsi, par exemple, par ce regard rayonnant de sérénité sur le visage de cet homme qui sait goûter au bonheur simple de la vie, alors qu'il est atteint d'un cancer multi-métastasé et que sa fin est proche, je suis bousculée, déplacée. « D'où lui vient cette force ? » s'interrogent mes collègues. Cela me renvoie alors à cette phrase de la Samaritaine à Jésus : « Tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond : d'où as-tu donc cette eau vive ? »

Alors, cette rencontre en vérité avec le patient m'emmène plus loin que je ne l'aurais imaginé : « Elle est ce rendez-vous d'ordre sacramentel, un rendez-vous avec Celui qui sait trouver des passages là où l'humanité se complique » comme l'écrit Étienne Grieu [1]. En effet, je crois que je suis invitée à voir en l'autre, cet Autre, Dieu fait homme, le Christ qui ouvre des passages en m'inspirant les mots, les paroles, les gestes ajustés pour donner ces paroles d'Espérance et de Confiance, pour que la Vie soit plus forte que la mort.

Je crois que, déplacée par ces rencontres, désaltérée à la source de ces étincelles de vie puisées en chacune d'elles, je suis transfigurée, transformée. C'est alors que je peux être en mesure de vivre la Mission au sens donné par Geneviève Comeau : « Une mission au service de la relation de l'Amour de Dieu dans le monde » [2]. Résonne aussi très fort en moi cette phrase de Maurice Zundel : « En Dieu,

1. Cf. article, page 45.
2. Cf. article, page 24.

la Personne est un élan vers l'autre »[3]. Je crois que l'autre m'évangélise, d'une certaine manière, par ce don de la vie que je peux puiser à travers la rencontre, par cette confiance en la Vie malgré tout. Une vie offerte qui me propulse, me donne un élan, un dynamisme, pour être présente à Dieu en étant présente au monde.

Je crois en la grâce de la rencontre, qui me donne de goûter quelque chose de l'expérience du Salut, dans cet espace relationnel qui s'offre dans le quotidien de mon travail.

Ce n'est pas pour dire ou proclamer ta Présence que Tu nous envoies, mais bien pour vivre ce sacrement de la Rencontre. Savoir être présent au monde.

Ainsi Tu me donnes d'être cette présence attentive au côté des hommes et des femmes que je rencontre et de t'accueillir chaque jour d'un regard renouvelé. Alors pourra transparaître Ta lumière et pourront s'ouvrir des passages.

3. Maurice Zundel, *Avec Dieu dans le quotidien*, Paris, Éd. St-Augustin, 1997, p. 83-90.)

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement 2014

à renvoyer à :
MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
.....
Code postal ..... Ville .....

Abonnement* ❑ **Réabonnement*** ❑
* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés**	**ordinaire**	❑ **35** €
	de soutien	❑ **40** €
• **Offre** pour les moins de **35 ans non abonnés**		❑ **20** €
• **Lettre d'Information** (1)	**ordinaire**	❑ **14** €
	de soutien	❑ **24** €

Je fais un don de : ..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : ..... €

Offrez un abonnement
à la Lettre aux Communautés
à un ami, un parent, un proche…

NOM .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
.....
.....

NOM .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
.....
.....

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

Un déplacement au pays de l'autre

Par Martine Morançais

Martine Morançais est membre de la communauté Mission de France, en équipe à Bussy-Saint-Georges.

Dès le début de cette université d'été, je me suis sentie rejointe par cette proposition pour la mission : « Vivre un déplacement au pays de l'autre ». Dans mon expérience à la Pastorale des Migrants, il se joue, aujourd'hui, une Rencontre avec le Tout-Autre tout à fait étonnante dans la rencontre de personnes de cultures différentes, voire de traditions religieuses différentes. Par la rencontre de l'autre différent, le Christ se donne en partage.

Passer du récit de nos expériences à ce saisissement où Dieu nous regarde et nous touche. Percevoir en quoi l'Esprit nous saisit sur le terrain de l'autre ? Chercher ce qui se révèle de Dieu, du Christ, des autres et de nous-mêmes, lorsque nous nous laissons déplacer

par un envoi en mission ? Mieux comprendre le socle commun de la mission, et celui où nous pouvons fonder la coresponsabilité missionnaire ; tels ont été nos axes de réflexion pendant ces trois jours et demi à Lyon.

En résonance avec la rencontre de la Samaritaine et du Christ au puits de Jacob, le couloir du Secours Catholique à Bussy St Georges est pour moi un lieu de rencontre improbable parce que j'y rencontre des migrants qui sont en situation de précarité et qui, pour certains, sont arrivés sur le territoire français depuis peu. Comme la Samaritaine, peu à peu au fil de dialogues qui se faufilent dans les méandres de la barrière de la langue, de l'éloignement de nos expériences humaines, mon regard se déplace, s'élargit. De leurs soucis administratifs et de leurs besoins matériels émerge la soif d'une vie meilleure pour eux, pour leurs enfants, une source de Vie jaillissante pour cette « traversée » de par les frontières et de par les cultures. Je viens leur proposer une boisson, et c'est moi qui suis désaltérée.

Parmi ces hommes et ces femmes, fuyant persécution et misère dans leur propre pays, les croyants témoignent d'un Dieu qui ne les abandonne pas, et qui se manifeste dans cette « vie mêlée » (cf. Étienne Grieu) où les repères liés aux cultures se brouillent et où les espoirs s'envolent pour faire face à une autre réalité parfois inhumaine. La situation des migrants, de par le monde, vient questionner ce mystère de « l'obscure Parole de Dieu révélée dans la croix du Christ » (cf. Claude Geffré).

Geneviève Comeau, religieuse Xavière enseignant la théologie au Centre Sèvres à Paris, a souligné l'importance d'inventer pour la foi, des mots qui ont du sens pour aujourd'hui. Elle propose de repenser la notion de « Salut » pour notre temps, dans le sens d'une « [ouverture d'espaces] relationnels réconciliés où l'on fait l'expérience vivifiante d'une relation ouverte à l'autre » : expression ô combien parlante dans notre monde où la méfiance, voir le mépris et le rejet de l'autre différent sont si prégnants. Oui, ouvrir des

espaces relationnels réconciliés où les Roms auraient leur place dans notre société, où on inventerait un avenir pour les enfants au Proche-Orient, où chacun serait considéré avec dignité dans un esprit d'hospitalité fraternelle. Ouvrir des chemins d'humanité pour une relation à Dieu renouvelée dans toutes les cultures et toutes les situations.

Si la Mission peut se définir comme « service de la relation d'Amour de Dieu pour le monde », les enjeux pour l'humanité ne sont pas simplement que les gens rejoignent l'Église catholique ! Ce sont des enjeux de paix, de réconciliation, de vie. Dans ce sens-là, le dialogue interreligieux constitue aujourd'hui un chemin exigeant sur lequel les différentes confessions s'engagent ensemble pour la paix et la justice, pour un « vivre ensemble réconcilié » dans la cité.

Dans le contexte actuel de la mondialisation, Geneviève Comeau souligne l'importance d'une posture pastorale conduite par un discernement évangélique. « L'Église devient mondiale, ses différentes composantes s'influencent les unes les autres ; il n'y a plus d'hégémonie de l'Europe. Nous n'avons pas d'expérience antérieure d'où la difficulté du discernement pour construire cette Église mondiale. C'est pour nous une invitation à aller au cœur de l'Évangile : que notre discernement personnel et communautaire soit évangélique. Quels sont nos lieux de discernement personnel et communautaire ? à la Mission de France ? où et comment cela se discute ? avec d'autres ? »

La vendange n'est pas terminée et l'Esprit de Pentecôte nous envoie !

Alors, quand la Mission vient me bousculer, est-ce que j'entends un l'appel à me déplacer ? Est-ce que je sens une brèche dans ma carapace qui va m'ouvrir et me permettre d'être touchée au cœur ?

Ce bout de chemin avec les migrants colorie, enrichit mon humanité et ma foi car j'y

suis poussée hors de mes murs, appelée sans cesse à un décentrement, à des changements de repères. Au pied du mur, mes schémas de représentation de l'humanité de l'autre différent tombent et le passage s'ouvre pour une rencontre en vérité (cf. la Samaritaine). Quelque chose de l'Esprit m'est donné dans ce déclic, dans ce lâcher-prise sur moi-même.

Mon engagement dans la communauté Mission de France, lors de cette Université d'été, a été nourri de cette réflexion « Pour quoi tu nous envoies ? ». Les textes approfondis, nos échanges en carrefour, les apports des intervenants m'ont donné des mots pour aujourd'hui, une dynamique, une Espérance et une force *pour* remettre l'Évangile au cœur de ma vie et cultiver ainsi une cohérence par-delà mes différents lieux de vie. Nous étions six à nous engager : Brigitte de Picardie, Claire et Jean-Baptiste de Normandie, Sylvie de Grenoble, Isabelle et moi de Bussy St Georges. Trois mots me viennent pour ce temps fort de la célébration : humilité et émerveillement face à la diversité de nos engagements respectifs, tant le « champ de la Moisson » est immense ; et Joie : cette grande joie de la communauté à nous accueillir, source de vie jaillissante qui a inondé toute la communauté.

Le mot de la fin fut d'Yves Petiton : « La vendange n'est pas terminée et l'Esprit de Pentecôte nous envoie ! Continuons à chercher Dieu en nous entendant dire : " Va voir ailleurs, si J'y suis ". »

Envoi

Par Arnaud Favart

Arnaud Favart est prêtre de la Mission de France. Il en est le Vicaire général.

La Mission de France est née d'un acte de confiance de l'épiscopat prenant conscience du fait de la déchristianisation. En premier lieu par la création du séminaire voulu par le Cardinal Suhard, en 1941. Puis par la promulgation de la Constitution Apostolique en 1954 par le pape Pie XII. « La grâce de la Mission de France est une grâce de vocation », commenta le cardinal Liénard. La rencontre avec le monde moderne, le don de soi à ce qui est déchristianisé comme tel caractérisent cette vocation missionnaire.

Pour rester fidèle à cette vocation missionnaire, il importe de revisiter l'intelligence de cette initiative ecclésiale à chaque étape de notre histoire.

Nous nous sommes remis devant cet élan fondateur, celui d'une Église de Pentecôte envoyée aux nations, apte à rencontrer l'humanité sur le terrain même de sa diversité. Nous l'avons fait avec le récit de la synagogue de Nazareth où Jésus lit la parole du prophète Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres » (*Lc* 4, 18-19). Nous l'avons fait avec le récit de la Samaritaine dialoguant sur son sort avec Jésus auprès de la source où la fatigue l'avait fait asseoir (*Jn* 4, 1-42).

Nous l'avons vécu ensemble avec le travail théologique réalisé à l'Université d'été, en étudiant des textes du concile Vatican II et la pensée de théologiens. Nous l'avons fait en nous confrontant à la réflexion des membres de notre carrefour. Ainsi va le mouvement de l'université qui nous apprend à décentrer nos regards et nos questions, en même temps qu'il vivifie notre raison commune, celle d'être orientée vers le Christ envoyé du Père.

Le temps du recul doit faire son œuvre pour décanter la diversité des réflexions partagées. Pourtant nous commençons à envisager ce que fait naître un tel envoi. Envisager, un mot choisi à dessein, car vivre un envoi c'est entrer en conversation avec bien des visages : les nôtres, ceux qui nous sont familiers et ceux, encore neufs et inconnus, vers qui la vie nous appelle. Sans que cela nous éloigne du visage singulier de Jésus, celui que nous reconnaissons comme source d'un tel envoi.

Vivre un envoi n'est pas une innovation théologique, c'est un mode de relation qui appartient en quelque sorte à nos gènes. Vivre un envoi est consentir à une interpellation qu'il ne faudrait pas figer dans des formes historiques, et des modèles qui ont fait leur temps au meilleur sens du terme. Le risque serait de le comprendre comme la reproduction d'un modèle et non celui de la transmission d'un flambeau, d'une flamme de vie. Le risque serait de l'entendre comme la perpétuation d'une institution dont on dépendrait, et non comme un mouvement capable de susciter des manières de se relier ou de se délier.

« Il ne s'agit pas d'obliger le monde à entrer dans l'Église telle qu'elle est, mais d'être capable d'accueillir le monde tel qu'il va. » à dit le Cardinal Suhard. Accueillir le monde tel qu'il va n'a rien de paisible ni d'assuré, mais c'est incontestablement la disposition nécessaire pour entendre les soifs et les appels du monde.

Peu ou prou, nous pourrions décrire ainsi l'élan missionnaire qui nous anime :

Nous sommes allés sur le terrain de l'autre, nous sommes entrés en conversation avec d'autres, et du récit partagé de nos rencontres est né un désir de communion, un désir d'aller plus loin que la relation fraternelle. Nous avons pressenti que là se jouait quelque chose de la quête de Dieu, de la vérité de l'Évangile et du sens de l'Église.

Ce mouvement missionnaire que la Mission de France vit depuis ses origines est pétri d'une manière biblique :

■ **Il est celui de la mobilité,** à la manière d'Abraham : « Va, quitte ton pays ! »

Nous sommes des gens de sortie, des gens de la route, des gens de la mobilité. Nous vivons, ou nous avons vécu des déplacements. Tels des pèlerins, nous voulons vivre de l'Évangile ailleurs, parce que le vent nous a portés sur un terrain autre : l'autre croyant, l'autre pratiquant, l'autre dans sa condition sociale éprouvée, l'autre dans sa diversité d'âge, d'opinion, de sexe, d'histoire, de culture…

D'une certaine manière, chercher Dieu, c'est s'entendre dire : « Va voir ailleurs si j'y suis ! » Va voir ailleurs que dans le temple, le divin et toute forme d'idolâtrie. « Nos pères dans la mission », si je puis dire, ont vécu la radicalité d'un appel à quitter ce qui leur était familier, peut-être confortable ou rassurant, pour une aventure qui les a déplacés géographiquement, socialement, spirituellement.

■ **Il est celui de l'étonnement**, à la manière de Moïse : « Pourquoi ce buisson en flamme ne se consume pas ? »

Nous sommes saisis par l'étonnement de la vie où bonté et justice se cherchent sans jamais s'embrasser. Nous sommes saisis par le caractère unique de chaque individu et son poids de solitude. Par la force heureuse des rencontres et le poids de violence de la vie collective. Nous sommes saisis par l'avènement de performances qui transforment la condition humaine d'une génération à l'autre, et par l'étonnement de la beauté côtoyant le bonheur autant que le malheur. Par le vertige de la consommation qui dévore les libertés et annihile l'esprit de solidarité.

Qu'est-ce qui, de la vie, ne se consume pas, d'autant plus que nous sommes dans une société de consommation et de performances exacerbées ?

■ **Il est celui du détour,** pour s'approcher et mieux voir.

Nous sommes des gens du détour parce que nous prenons le temps de l'approche et de l'observation. Parce que nous aimons la relation de proximité, nous aimons aller à la rencontre et vivre le feu du dialogue. *« Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants tandis qu'Il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? »* (Lc 24, 32)

Ce qui brûle sans se consumer, c'est la parole partagée en chemin, le compagnonnage de la vie d'équipe.

■ **Il est celui du désarmement**, préalable à l'hospitalité.

Nous sommes des hôtes, non des occupants. Nous sommes des invités, non des propriétaires. Nous sommes des convives, et non des maîtres. Pour être l'hôte, il faut commencer par ôter ce qui peut piétiner et briser toute forme d'hospitalité. Nous entendons l'appel à ôter nos sandales, à nous dépouiller des armes de la conquête, de la stratégie et de la performance, parce que nous cherchons un amour vrai et respectueux.

Le déchaussement est une forme de respect qui nous inspire à vivre pauvrement pour aimer davantage. Parce que l'amour nous travaille et nous décentre, il nous rend

nu, comme sur la croix : l'amour des autres, l'amour de la vérité, l'amour de la vie, et même l'amour des ennemis.

Pourquoi est-ce onéreux d'aimer ?

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique. » (Jn 3, 16)

L'Église, nous a dit Geneviève Comeau, est au service d'une relation d'amour avec le monde. Si Dieu aime tant le monde, pourquoi n'est-ce pas lui qui fait le boulot ? Et si le Christ, Fils et envoyé du Père, fait le boulot au nom du Père, pourquoi connaît-il l'échec, l'hostilité, le rejet et la souffrance de la croix ? Et nous, si l'on veut bien être au service de cette relation d'amour, pourquoi pas ? Mais fera-t-on mieux que le Christ ? Nous savons bien qu'il n'en n'est rien !

Aimer est un désir profond, exaltant, complexe, délirant, enivrant, crucifiant, excitant, éphémère, violent. Pourquoi l'amour ne saurait-il échapper aux réalités de l'incompréhension, du sacrifice, du rejet, de l'abandon ?

Plusieurs d'entre vous ces derniers mois m'ont dit :
« Tu sais toutes ces réflexions, c'est bien, mais l'essentiel, c'est d'aimer les gens. Aimer les rencontrer, aimer, partager la table commune, aimer ce qu'ils font, ce qu'ils sont, les accepter comme ils sont. »
« Je ne serais pas journaliste si je n'aimais pas les gens. »
L'Amour est un désir qui va de pair avec salutaire, tant il est inhumain de n'être pas aimé, tant il est libérateur d'être aimé. L'horizon évangélique de l'amour n'est pas qu'une histoire de sentiment. La vie chrétienne nous inscrit dans un décentrement radical que Dieu lui-même a vécu. L'amour de la vérité, l'amour de la vie, et même l'amour des ennemis : *« Si vous aimez ceux qui vous aiment… »* (Mt 5, 46)

Quel mérite aurons-nous à tisser des relations, échanger des signes de fraternité, avec

ceux qui nous ressemblent ? Quel mérite aurons-nous à travailler à un monde plus juste avec ceux qui ont les mêmes modes de vie, le même langage ? Le souffle de Pentecôte a dispersé ce rêve d'un « entre nous » pour être dilatés jusqu'à l'amplitude des nations.

N'y aurait-il pas là une piste pour une des prochaines Universités d'été, celle de mieux comprendre le caractère onéreux d'un amour salutaire ? *« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »* (Jn 20, 21) *« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »* (Jn 13)

Comme Jésus… À plusieurs reprises l'Évangile nous invite à vivre à la manière de Jésus. Pour vivre la mission, suffit-il d'agir comme lui, ce qui est déjà un beau challenge ?

■ Une dimension analogique

L'envoi trouve sa source dans le désir de vivre des relations de respect, d'écoute de bienveillance, « à la manière de Jésus » comme lui-même les a vécues avec la Samaritaine, Zachée, l'aveugle-né, la Cananéenne, le jeune homme riche et tant d'autres. Les chrétiens ne sont pas appelés à faire mieux que les autres, ils sont inspirés par un souffle, au cœur de la relation qui a uni Jésus et les Douze, et qui unit pour toujours le Père et le Fils.

■ Une dimension libératrice

Lorsque Pierre et Jean montent au Temple, ils rencontrent un mendiant à la Belle Porte. Ils ne se laissent pas piéger dans l'urgence : *« De l'or et de l'argent, je n'en ai pas, ce que j'ai, je te le donne. Au nom du Christ le Nazôréen, marche ! »* (Ac 3, 6)

En agissant en son nom, il s'agit de se situer clairement avec le Christ dans l'horizon d'un monde libéré et de donner le goût d'un monde réconcilié. Il ne s'agit donc pas seulement de faire comme Jésus pour être en paix avec soi-même, mais d'être conduit par l'Esprit à ce désir d'un monde libéré et réconcilié que le Christ nous appelle à investir, celui qu'il n'a cessé d'annoncer comme le Royaume

de Dieu.

Ouvrir le chantier de la coresponsabilité missionnaire

La mission de l'Église nous conduit au cœur de « la vie mêlée », expression heureuse qu'Étienne Grieu nous a léguée pour désigner ces lieux si divers de l'humanité et ces fractures si complexes du monde. Il nous invite à y déceler « un rendez-vous d'ordre sacramentel » avec le Christ.

Mais qui sommes-nous ? Une communauté composée d'équipes, un corps aux membres et aux charismes diversifiés, une bande d'apôtres ?

La bande a un côté mobile, « hors les murs », solidaire et versé dans l'action qui nous ressemble bien. La bande passante rappelle la fréquence radio en résonance avec les appels du monde et l'Évangile. La coresponsabilité missionnaire doit aussi tenir la dimension institutionnelle, celle qui nous relie à la responsabilité des évêques, successeurs des apôtres.

Comme les apôtres, nous sommes appelés à nous déplacer aux carrefours des nations. Comme eux, nous sommes appelés à faire l'expérience que le Christ nous précède : *« Il vous précède en Galilée »* (Mt 28, 7). Et comme eux, nous sommes appelés à discerner dans le brouhaha du monde ce que l'Esprit dit aux Églises.

Nous comprendrons ce qui donne forme à notre communauté, notre corps ou notre bande en étant attentifs aux signes des temps. Il importe de saisir ce qui se passe dans ce monde et notre devenir commun au sein de l'univers.

Nous le comprendrons en nous exerçant mutuellement à discerner les germes d'un monde libéré et réconcilié avec le Christ.

Nous le comprendrons en approfondissant la question des ministères et le rendez-vous sacramentel, comme signes donnés par le Christ pour vivre de l'amour de Dieu.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58